This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

P N
1997
D68
L5

UC-NRLF
$B 158 583

MÉLODRAME

CINÉMATOGRAPHIQUE PAR MARCEL L'HERBIER

ÉDITIONS DE LA LAMPE MERVEILLEUSE
29, BOULEVARD MALESHERBES - PARIS VIII

EL DORADO

MÉLODRAME CINÉMATOGRAPHIQUE

PAR

MARCEL L'HERBIER

l. m.

AUX EDITIONS DE
LA LAMPE MERVEILLEUSE
29, Bd. Malesherbes
PARIS
1921

LOAN STACK

COPYRIGHT
BY LES ÉDITIONS DE
LA LAMPE MERVEILLEUSE
A PARIS
1921

DISTRIBUTION

EVE FRANCIS	Sibilla
MARCELLE PRADOT	Iliana
CLAIRE PRÉLIA	La Comtesse
EDITH RHÉAL	Concepcion
JAQUE-CATELAIN	Hedwick
PAULAIS	Estiria
PHILIPPE HÉRIAT	Joaô

Film Gaumont *Série Pax*

Une partition a été spécialement composée pour la projection du film par Marius-André Gailhard.

PRISE DE VUES PAR
LUCAS

Raconté par Raymond Payelle.

EL DORADO

A Grenade d'Andalousie, l'Albaycin et l'Alhambra sont face à face. La vieille ville espagnole et le palais enchanté des rois maures semblent, par dessus le ravin et les eaux sales du Rio Daro, s'observer, tous deux évocateurs de barbarie, l'un dans sa pauvreté persistante, l'autre dans ses vestiges merveilleux.

Dans cet Albaycin, une *calle*. Une *calle*, c'est-à-dire un couloir étroit, tordu, abrupt, méchant aux pieds, un boyau cocasse aux parois de murailles nues, au plafond de balcons qui se rejoignent.

Là se résument, se condensent des siècles, des civilisations, des cultes. Des bains romains, un patio mauresque, un couvent : toute l'Espagne. Les antiques souvenirs des peuples qui vinrent là, construisirent et s'en allèrent, dont les monuments désormais s'effritent parmi l'oubli et la misère, au milieu d'odeurs infectes ; et puis le parfum plus doux de ce christianisme naïf, — et presque profane : car ce quartier est non seulement celui de la pauvreté et de la crasse, mais aussi celui du plaisir et du vice. Car le couvent de Carmen de Santa Miguela est

tout près de certaines maisons mystérieuses dont la porte reste ouverte la nuit entière. Et le couvent de Carmen de Santa Miguela est tout près d'El Dorado, le baile, la chère maison de danses où sont les meilleures ballerines de la ville, où l'on peut rire et boire, où l'on peut s'enlacer aussi, dans l'ombre propice des couloirs et des voûtes.

Voici, en effet, un vaste porche éclairé par une grosse lanterne sous laquelle on lit, peint en lettres brillantes : *El Dorado.*

Et cette enseigne prometteuse, « Le Doré », attire une nombreuse foule : les touristes élégants, ouvriers rudes et joyeux, la journée finie, garnements dépeignés, couples, filles en haillons.

Dans la grand'salle d'*El Dorado*, ce n'est pas encore l'heure des danses. Pourtant, les buveurs attitrés sont déjà à leur table ; une fille va de l'un à l'autre, son panier de fleurs sous le bras. Derrière le grillage de sa guérite, le *mozzo* prépare ses verres, pour le coup de feu de tout à l'heure. Et, dans la salle de débarras, de l'autre côté du rideau qui fait le fond de la scène, où l'on voit en ombres chinoises tout ce qui se passe dans la salle : Flor la Gaenita, perchée sur un tabouret, dort, danseuse autrefois glorieuse, réfugiée là ; et Marianno, le gros patron, secoue un peu cette chiffe d'Aniana qui fait la difficile avec les clients et prétend choisir...

Mais le bruit monte : la salle s'emplit. Cela sent déjà fort le tabac et le vin.

Une enfant offre des billets de *Lotéria ;* elle n'a pas de succès à cause de son petit air trop sage. Dans la loge

près de la scène, les femmes de la maison de danses qui ne danseront pas, s'installent. Il y a celles qui ne dansent pas parce qu'elles viennent d'être mères : dépoitraillées devant tout ce monde, elles donnent le sein à leur nouveau-né. Et puis il y a celles qui ne dansent plus parce qu'elles sont tout de même trop vieilles : alors, elles servent d'habilleuses à leurs filles, qui sont ballerines comme elles l'ont été.

Tout ce qui doit danser ce soir a pris place à présent sur la scène.

Au pied de l'arche peinte en damiers qui en soutient le plafond, il y a d'abord le Malacatino, qui dansa toute sa vie dans l'*El Dorado* et qui, à présent, devenu bossu, gris et fripé comme une vieille figue, est juste bon à donner la mesure sur le tambourin.

Et puis, contre le rideau où est peint un décor arabe : Joaô. C'est le pitre. Il a dans son costume collant l'air d'un grand lézard et aussi d'une sauterelle : il n'a pu apprendre que les danses ridicules et, peut-être pour cela, il est brutal et idiot.

Enfin : les femmes.

Cinq, assises sur un rang de tabourets. D'abord la Valenciana, déjà fanée, qui observe la salle, car elle débute ce soir. Puis Frasquita qui louche un peu. Ensuite Sibilla, la tête penchée, absorbée : la plus belle pensionnaire du baile, l'étoile qu'on réclame toujours. Anania que sa mère bat chaque fois qu'on la siffle. Enfin Mercédès qui a la figure aussi noire que ses cheveux et des yeux sombres très méchants.

Toutes les cinq, d'un geste pareil, mais avec chacune son souci, chacune sa pensée secrète, accompagnent aux castagnettes, dans une cadence accordée, les deux guitaristes qui viennent de monter sur scène, et dont les buveurs suivent en chantant l'air qu'ils grattent sur leurs instruments.

Cependant, toujours perdue dans son tourment, Sibilla, joue des castagnettes. On ne voit pas son visage. On voit seulement deux bras symétriques très blancs et lisses. Entre, c'est une masse de cheveux bruns qui semblent lourds avec, dedans, un grand peigne d'or tout rond et ajouré.

A quoi pense-t-elle ?

La voilà qui soupire, et qui lève le front lentement.

Oh ! elle est très belle. Un front solide, des traits nets, une bouche un peu étroite, un menton ferme. Mais, surtout, deux yeux relevés vers les tempes, étranges, plaintifs, deux yeux très longs et barbares de gazelle.

Soudain, un silence. Les guitaristes ont terminé.

Applaudis, ils saluent, puis, se tournant vers les femmes : « A Sibilla ».

Elle rêve encore, les yeux à terre. Ses voisines la secouent sans douceur. « C'est à toi, Sibilla ! » Elle lève la tête, regarde, comprend. Allons ! c'est à toi, Sibilla !

D'un élan elle se dresse. Elle est grande et sa robe est belle, sa taille fine, ses jambes nerveuses. Elle jette à quelqu'un ses castagnettes.

Elle s'avance, prend la pose.

On s'est tû.

Dans la grande salle d'*El Dorado*

Et l'ombre propice des voûtes

Photos Gaumont.

Les couples

Enfin : les femmes

Photos Gaumont.

Sibilla

Joaô

Photos Gaumont.

Un enfant est au plus mal

L'œillet est lancé. C'est une bagarre...

Photos Gaumont.

La Sibilla va danser.

Or, juste au-dessus, un enfant est au plus mal.

Dans une grande pièce délabrée, au sol de carreaux disjoints, aux murs sinistrement nus, un petit garçon s'agite sur un mauvais lit. Il n'y a plus de meubles : on a tout brûlé, sauf une table cassée, un tabouret et la grande croix de bois noir qui, accrochée à la muraille, veille sur le grabat.

Le feu est presque éteint. Un froid malsain circule. La misérable couverture n'a pas suffi, et on a entassé sur le lit une *capa* rapiécée, deux robes aux couleurs voyantes, à l'étoffe trop mince. Grelottant sous cet amas, le pauvre petit être balbutie. Il a un mince visage très pâle où la fièvre a blanchi les lèvres et creusé les orbites. Ses prunelles d'enfant dilatées par la maladie semblent envahir son front blême, ses joues creuses, dévorer tout son visage pitoyable.

Il se dresse à présent sur sa couche, tend ses petits bras malingres, étreint par Dieu sait quelle inquiétude, et d'une faible voix, toute tremblante de désespoir, il appelle « Maman Sibilla !... Maman Sibilla ! »

Il ouvre ses mains éperdûment devant lui, comme pour l'attirer, la faire venir : elle le prendra dans ses bras, elle lui parlera, elle restera longtemps à le réchauffer dans sa poitrine...

Elle danse !

Elle danse en bas un tango andalou, une danse composée, à figures compliquées, par lesquelles les bonnes

ballerines commencent leur numéro, avant les danses classiques.

Sibilla a chassé ses douloureuses pensées. Elle danse, à présent, attentive au rythme de la musique. Sa belle robe où sont peintes de grandes roses multicolores la moule ; ses mains tournent lentement au-dessus de sa tête, ses hanches suivent l'ondulation de ses bras avec une grâce lascive, que bien peu ont su obtenir.

Sibilla est restée farouchement honnête, mais elle sait que les hommes l'admirent, elle sait que c'est pour cela qu'on la paie, qu'on tient à elle dans la maison. Elle s'applique à la danse. Et, comme le mouvement de la musique s'accélère, elle frappe plus vite les planches de ses talons, ses jarrets plient, sa taille se courbe, ses reins se cambrent, sa croupe roule, son ventre même semble s'animer d'une vie mystérieuse...

Et tous les regards se sont fixés sur son beau corps flexible, tourmenté. Tous les visages d'hommes s'allument d'un amour brutal. Toutes les femmes de la salle, dépitées, hargneuses, lui murmurent des injures. Joaô, l'ignoble pitre, pour être plus près d'elle est venu s'accroupir sous l'arche et la suit bassement de ses yeux qui flambent d'une affreuse convoitise.

Sibilla danse, et sourit pendant que, là-haut, l'enfant pleure. Elle danse et sourit au désir des hommes.

Elle en est à la figure de l'œillet. Cet œillet qu'elle porte à son corsage, elle doit le jeter maintenant aux spectateurs. Distraitement, elle le retire de son sein, le balance un instant.

La salle attentive a vu le geste. Les hommes s'apprêtent. Joaô même s'est soulevé... L'œillet est lancé... Dans le coin où il tombe c'est aussitôt une bagarre ! Une demi douzaine de jeunes hommes se sont rués. Les chaises glissent. Les verres s'écrasent. Une femme crie.

Soudain la longue forme du pitre a bondi, a plongé dans le tas. Et voilà ces hommes luttant avec fureur pour quatre pétales qu'une main distraite leur a lancés. Haletants, le gagnant, le plus fort, mettra la fleur déjà fanée contre sa poitrine et, le lendemain, aura oublié. Ou bien il la reportera à la danseuse qui n'y prendra garde, et il oubliera tout de suite.

Ce ne sont pour l'instant que des bras mêlés, des sombreros qui volent, et des jurons. Puis Joaô surgit, vainqueur de la rixe, l'œillet aux doigts.

Sibilla ne s'est pas arrêtée de danser.

Le pitre bondit auprès d'elle. Avec des contorsions, des grimaces risibles et obscènes, il lui tend la fleur : « C'est moi qui l'ai eue, Sibilla !... » Chaste au milieu de cette fièvre, elle le repousse. Mais lui, encouragé par les rires des filles, excité par les menaces des mâles jaloux à leur tour, se rapproche, ricane bassement, offre l'œillet, offre ses lèvres... « Tiens, la belle, mais un œillet vaut bien un baiser ?... » Elle le rejette de toutes ses forces, pleine de dégoût. Il va s'étaler à terre.

Aussitôt les hommes approuvent à grand bruit. Les femmes furieuses se détournent. Les quatre danseuses qui riaient tant tout à l'heure, se rasseyent en mâchant leur rage. La noire Mercédès a un mauvais regard vers

Sibilla, crache à terre et dit aux autres : « Cette Sibilla, tu sais : elle est de trop ici ! »

Quelques mesures encore et la danse s'achève. A peine le dernier pas est-il fait qu'une tempête d'applaudissements éclate sous les voûtes. On crie : « Bravo la Sibilla ! Ollé ! » Les sombreros s'agitent, une fleur est lancée et chose rare à la fin d'une danse — pas un coup de sifflet ne crisse dans la salle. Dans un coin, l'aveugle applaudit avec un visage d'extase comme s'il avait *vu* la Sibilla danser. Plus loin, un adolescent sourit encore vers elle, comme un soupirant, la pensée très loin.

Mais elle a déjà quitté la scène. A cause des bravos qui la rappellent, elle revient saluer une fois puis, étrangère à tout cet enthousiasme, anxieuse de ce qui se passe là-haut, elle s'esquive derrière le rideau, grimpe l'escalier roide, arrive à sa chambre et, craintive, essoufflée encore par la danse, s'approche du lit, se penche.

Ah ! comme elle est peu la femme aux beaux sourires, aux poses assurées qu'aiment ceux d'en bas, qu'admire toute cette foule, cette foule bruyante qu'elle déteste ! Comme ils se doutent peu, ces hommes, tous plus ou moins amoureux d'elle, du drame affreux où elle se débat : ils n'ont d'yeux en ce moment que pour Joaô qui est monté sur la scène et exécute une danse à la fois grotesque et tragique qui les fait bien rire.

Sibilla ne pense qu'à apaiser son petit : « Qu'est-ce que tu as, Minolite, mon petit œillet blanc ? Il faut dormir, ma passion, et les beaux anges viendront dans tes rêves... »

Lui, grelotte toujours ; elle le serre dans ses bras, farouche. Enfin, il va répondre : « Ma... maman... j'ai froid ! »...

Vite, elle se lève, décroche la dernière robe, l'étale sur lui...

« Calme-toi, Minolite mio, dors, ta mère te bercera... »

— Hélas ! songe-t-elle, ce n'est pas avec les belles robes ni les mots caressants qu'on chasse la fièvre, la maladie, le froid... Comme il fait froid dans cette grande pièce ! Elle se retourne : le rideau en lambeaux de la fenêtre flotte. Elle y va, l'écarte...

Misère ! Une vitre est brisée, le vent pénètre, « ce vent de la sierra qui n'éteint pas une chandelle mais tue un homme », dit un vieux proverbe andalou. Elle approche son visage, et, par le carreau manquant, regarde.

Toute la ville s'étage au clair de lune, les petites maisons aux fenêtres allumées pour la bonne veillée paisible, en famille, et, là-bas, les palais des riches où l'on peut acheter tout ce qui vous manque. Et ce terrible vent de la sierra qui passe sur cette ville tranquille, et qui n'est que pour elle et pour son petit si malade parce qu'elle n'a pas d'argent pour le défendre !

Comme elle peut, elle fait un tampon avec le rideau, bouche le trou malfaisant dans la fenêtre ; puis, courbée, douloureuse, elle revient vers le lit.

Oh ! le Minolito, comme il est immobile et pâle ! Comme ses petits cheveux qui frisaient autrefois sont collés à son front, par la mauvaise sueur ! Comme il est

immobile ! Elle se penche davantage. Il respire si faiblement !... Mon Dieu !... Et elle reste là, angoissée, immobile elle aussi, retenant peureusement son propre souffle, se demandant avec épouvante :

« Dort-il ?... »

La grande croix de bois noir, au mur, surmonte le groupe lamentable.

... — Santa Maria de la Macarena, ayez pitié des malheureux !

A l'autre bout de cette ville de joie, bien loin de cet *El Dorado* où l'on rit et où l'on pleure, il y a une vaste maison, un vrai palais de marbre blanc aux nombreuses galeries, aux lourds balustres, aux balcons compliqués.

Le maître de ce somptueux logis est assis, au centre d'un bureau meublé dans un style mauresque de pacofille, avec ce mauvais goût trop luxueux des parvenus. C'est un homme au visage dur, à la bouche méchante, aux yeux secs. Il est vêtu d'une épaisse robe de chambre aux dessins voyants et ses doigts sont couverts de bagues. Il fume un cigare.

C'est le senor Estiria, ancien « *empresario* » qui, une fois enrichi, s'est retiré des affaires, homme vaniteux et insensible.

Il tient dans sa main une feuille de papier, une lettre qui dit : « Ayez pitié... notre enfant va plus mal... Je n'ai plus d'argent pour le soigner... Pour la dernière fois j'implore votre aide, votre secours. — Sans quoi peut-être, il va mourir... »

Et la navrante supplique est signée : « Sibilla ».

Ayant lu, l'homme laisse retomber sa main, cependant qu'un sourire cynique détend ses lèvres minces. Il mâchonne un instant son cigare et l'on sent à son air dégagé, à son attitude indifférente que cette lecture apitoyante ne l'a pas ému. Et pourtant, toute cette détresse dont elle est le témoignage, toute cette infortune d'une mère et d'un enfant, il sait bien qu'il en est l'auteur.

Et sur ce visage de Sibilla, si parfois les lèvres prennent un pli amer, si les yeux se cernent, et si, sur les belles joues, les larmes ont peut-être tracé quelque sillon, il sait pourquoi...

Il y a dans les traits douloureux de la danseuse, tout un passé de souffrance ; douze ans entiers de tristesses, d'angoisses, de remords et d'horreur.

Car, voici douze ans passés, Estiria, après avoir acquis dans les affaires un commencement de fortune, resté veuf avec une petite fille, incapable de supporter longtemps la solitude, avait bientôt entrepris de choisir une maîtresse parmi les ouvrières de son usine. L'une d'elles, Sibilla, qui venait chaque jour lui remettre dans son bureau les rapports des contremaîtres, lui plaisait. Elle, toute jeune, à dix-sept ans, ignorante de la vie, s'était laissé attirer par son directeur ; perfidement, par de petites attentions, des cadeaux, il l'avait éblouie ; une fois séduite, il avait su la rassurer en lui promettant richesse et mariage. Crédule, ravie, elle l'avait écouté, elle l'avait même aimé... Puis un jour elle s'était sentie mère et le petit Minolito était venu au monde.

Alors ses parents l'avaient chassée, elle et son fils.

Et Estiria, gêné par cette paternité compromettante, avait, sous le premier prétexte venu, renvoyé Sibilla de l'usine.

Elle était partie sans tenter de le revoir.

N'ayant pas une peseta pour nourrir son enfant et vivre elle-même, elle s'était rappelé qu'aux jours heureux sa mère lui avait appris la danse ; et elle en avait fait son gagne-pain et son art.

Mais le coup avait été rude. Elle ne s'avançait désormais, dans la vie que soutenue par son amour maternel. Puis, sa première douleur un peu endormie, une rancune violente, tenace, avait grandi dans son âme. Sa haine pour Estiria se nourrissait dans son mépris. Elle s'était juré de ne jamais le revoir, de ne jamais invoquer le passé. Et, en vérité, elle serait plutôt morte que de recevoir de lui un regard de pitié ou une aumône.

L'Espagnole est fière, l'Andalouse surtout. Elle ne s'humilie que par amour, et c'est rare. Mais quand elle a été blessée dans son orgueil, elle ne l'oublie plus, et, si elle le peut, elle se venge.

Les années avaient passé sans que Sibilla eût donné à Estiria le moindre signe de vie ; toute seule, elle avait lutté.

Un jour Minolito était tombé malade. Elle avait travaillé davantage, donnant des leçons aux étrangères, s'abimant la vue à coudre la nuit pour gagner un peu plus.

Par le carreau manquant, Sibilla regarde...

Estiria

Estiria évoque Sibilla

Photos Gaumont.

Souvent, des scrupules lui étaient venus : avait-elle le droit de faire passer sa fierté avant la santé de son fils ? Longtemps, elle s'était torturée avec cette idée fixe. Pourtant il avait fallu qu'il n'y eût plus du tout d'argent, il avait fallu les paroles alarmantes du médecin, la misère et la maladie chaque jour plus menaçantes pour qu'elle pût se contraindre, un matin, après une nuit blanche, à implorer un secours, à écrire...

Elle avait écrit, deux fois. Ses lettres étaient restées sans réponse.

Mais, pour l'amour de son petit toujours plus souffrant, elle avait, pleurant de honte et de douleur, tenté le suprême appel :

« Ayez pitié... disait la lettre... sans quoi, peut-être, il va mourir !... »

Et Estiria relisait cela, calme, dégagé de tout remords avec son horrible sourire impitoyable, au coin de la bouche.

Cependant, dans la chambre misérable, Sibilla a changé sa robe de roses contre le costume de ses autres danses.

En bas, la fête est générale. Les quatre danseuses, emportées par le rythme fou d'un quadrille madrilène, dansent dans un mouvement d'enfer aux claquements précipités de leurs castagnettes. Le Xerès et le Manzanilla échauffent toutes les têtes...

Une dispute éclate au fond de la salle. Des garçons se battent pour un fruit. Et c'est de nouveau l'ivresse de la lutte parmi les ivresses des sens et celles du vin.

... Ici le délire de tous les bas instincts, là-haut le délire d'un instinct maternel affolé, l'anxiété d'une femme qui court à la porte pour la fermer, à cause des cris qui parviennent. Sibilla a un regard inquiet vers le lit : mais l'enfant n'a pas bougé.

... Elle s'est alors accroupie devant la cheminée. Avec ce qui reste de braise, avec quelques papiers, elle tente de ranimer le pauvre feu qui agonise et n'a plus de flamme. Tout en ajustant son châle brodé dont elle aura besoin pour danser, elle souffle sur les cendres... Mais soudain, elle s'arrête : Quelle est donc cette feuille chiffonnée qu'elle allait faire flamber, et où elle croit reconnaître une écriture ? Elle la reprend, la défroisse, lit :

... « Me voici veuf. Ma fille Iliana est déjà grande. Rien ne s'oppose plus à notre bonheur. Reviens ce soir encore. Nous parlerons de notre mariage »,

... C'est l'écriture d'Estiria. Oh ! cette promesse, songe-t-elle, ce mensonge d'il y a douze ans ! Et ses tristes yeux fixent le feu qui se ranime. Et elle revoit ce bureau déjà surchargé d'objets d'art d'un goût douteux, où il l'attendait chaque jour. Elle revoit la scène odieuse, un matin qu'elle ne se méfiait pas : il l'avait retenue, pour la faire un peu causer ; et puis soudain, il l'avait regardée avec des yeux tout drôles, tout changés, luisants et méchants aussi ; ensuite il l'avait prise aux épaules, il s'était approché tout près de son visage, lui soufflant dans la bouche des paroles précipitées... Et elle se défendait, effrayée, elle suppliait... Mais il l'avait serrée dans ses bras rudement, entraînée... Ah ! l'horreur ! .....

La malheureuse reste là, sans bouger, le regard lointain, à se remémorer à travers des années les détails qui aujourd'hui l'épouvantent. Ses yeux lui font mal, à présent, pour avoir trop fixé la flamme. Et, lentement, absorbée, elle plie le papier qui pourrait bien être précieux, et le glisse dans son corsage.

... Cependant, dans son cabinet mauresque, Estiria se souvient aussi...

Il évoque, dans l'ancien bureau, Sibilla toute jeune, sous les traits d'une jolie fille fraiche qui vint à lui, lui semble-t-il, les bras tendus, heureuse et qu'il n'eut guère de peine à convaincre, puisque, d'avance consentante, ce fut elle qui l'entraîna.

Et il sourit agréablement à ce souvenir fabriqué. Car il s'est restitué une fausse image d'un passé flétrissant pour lui et dont il n'entend pas avoir à rougir.

...Il semble que, radouci par son évocation, Estiria s'est décidé. En effet, ce soir enfin, il va répondre à la pauvre créature.

Quelle réponse ! Il reprend simplement la lettre touchante, la raye de deux grands coups de crayon, en croix, la replie dans une enveloppe, et la remet à un valet en disant sèchement : « Va porter, toi-même, tout de suite, à l'*El Dorado*, dans l'Albaycin. » Le valet parti, Estiria se carre dans son fauteuil d'un air satisfait, tire une bouffée de son cigare, en se félicitant de ne l'avoir pas laissé éteindre.

Mais... ollé !... dans la grande salle d'*El Dorado* la

soirée avance. Le quadrille terminé, Marianno a pris la Valenciana par la main et l'a présentée à ses clients. Tout un boniment : « La senora Valenciana, mesdames et messieurs, qui va débuter ce soir devant vous est la plus illustre danseuse de tout Valence. Elle va avoir le très grand honneur... »

Mais on proteste déjà. Marianno qui s'y attendait s'arrête et fait signe à la femme. Elle s'avance, salue, sourit, commence sa danse. Aussitôt c'est une bordée de coups de sifflets, de huées. La malheureuse s'obstine. On lui jette à la figure les noyaux d'olives et les rognures de toutes les tables ; elle reçoit trois oranges qui éclatent sur sa robe ; un homme même décroche une pastèque qui pendait d'une poutre et la lui lance dans les jambes. Les quolibets pleuvent. La femme, furieuse, répond aux insultes, essaie de faire face à la salle déchaînée :

— « Va te trémousser dans le lit de Joaô, vieille carne, lui crie-t-on, c'est tout ce que tu sais faire ! »

— Taisez-vous, hurle-t-elle. J'ai dansé à Madrid, telle que vous me voyez, enfants de chiennes !

— Hombre ! nous ne sommes pas tes fils !

Ecumante, elle retourne s'asseoir. Après cela, elle sera renvoyée demain, c'est sûr.

Marianno a dû intervenir, il a peine à calmer la salle qui réclame : « C'est Sibilla que nous voulons ! » Marianno fait un signe à Joaô qui part chercher la danseuse.

Dans la chambre, Sibilla achève de s'apprêter, lasse, les épaules lourdes, découragée. Sans qu'elle ait rien

entendu, la porte s'est ouverte et la longue forme du pitre a paru dans l'encadrement. A pas de loup, il s'approche. Justement elle lui tourne le dos, occupée à vérifier sa coiffure, dans son morceau de miroir. Ainsi, elle tend presque sa nuque à Joaô qui, tout près d'elle, à présent, se penche...

Mais d'un sursaut brusque elle s'est dressée, juste à temps. Elle regarde le pitre avec dégoût. Et lui ricane bêtement : il a dit à la Mercédès qu'il finirait bien par avoir cette orgueilleuse Sibilla, un jour ou l'autre.

Elle l'interroge à mi-voix, oppressée par cette présence dans la pièce où son fils est malade : « Qu'est-ce que tu viens faire ici ? »

— Hê ! Hê !... On te demande en bas. C'est toi qu'on veut. Viens-tu ? »

Un dernier regard au lit où dort Minolito, puis elle sort, excédée d'avance, suivie de Joaô.

Dans la petite salle du bas, il la rejoint et lui tend une lettre.

Elle s'étonne — « C'est pour moi ? »

Elle lit bien sur l'enveloppe : Sibilla — ...Santa Maria ! répondrait-il enfin ? Estiria, le père de son fils viendrait-il à son secours ?

Fébrile, tremblante, pleine d'un espoir fou, elle décachète, déplie la feuille...

— Quoi ? c'est tout ce qu'il y a ? Sa propre lettre ?... Et sans un mot de l'autre, barrée deux fois, comme pour bien dire que jamais, jamais elle n'obtiendra quoi que ce soit !

Elle vacille, à bout de nerfs, à bout de souffrance, et, pour un peu, elle pleurerait.

Dans la salle, à côté, derrière le rideau, on l'appelle ! A présent, tous se sont levés, ils tapent dans leurs mains, ils frappent le sol de leurs pieds et crient en cadence, comme un chœur obsédant et martelé : « Si-bil-la !... Si-bil-la ! »

Hélas ! Il faut... Il faut aller danser, sourire...

D'un geste brusque elle écarte la draperie, paraît.

Une salve d'applaudissements la salue. Puis un grand silence se fait. Tout le monde s'est assis de nouveau.

Au milieu de la scène, elle lève les bras.

Les guitares et le piano jouent la ritournelle, attaquent l'air, un air monotone et aigre.

Sibilla commence à faire rouler doucement ses hanches, à faire claquer en l'air ses doigts contre ses paumes, puis lève lentement une jambe qui, en montant, déplisse toute sa robe très large.

Sibilla danse à nouveau.

Elle danse une danse gitane peu à peu triste et lointaine comme son âme, une danse gitane qu'elle est seule à danser dans tout Grenade, avec les gitanes authentiques des *cuevas* creusées dans la craie, qui semble venir, mystérieuse et sauvage, du fond du passé complexe de la vieille Espagne. Et de plus loin encore dans l'espace et dans le temps. Elle vient de l'Orient d'où les conquérants sont venus eux-mêmes ; elle a été dansée par les esclaves africaines qui font tressauter en cadence leur ventre nu ; elle a été dansée par les courtisanes égyptiennes dont les

bras s'allongent et se courbent comme des serpents pâles; elle a été dansée par les almées des pays lointains vêtues de gazes transparentes et de colliers de perles lourdes et dont les pieds aux pas savants sont plus souples que des mains.

La danse gitane de la Sibilla a connu tous les âges et toutes les musiques.

Et ce soir, à *El Dorado* les spectateurs étonnés regardent peut-être la Sibilla avec des yeux d'autant plus grands ouverts qu'ils reconnaissent obscurément dans sa danse toutes les danses de toujours.

Mais pour elle, ce n'est, avec ses houles et ses sursauts que la danse du Chagrin et du Souci.

Sous ses beaux bras levés, les franges de soie de son châle dansent elles-mêmes lentement autour de son petit buste qui bouge à peine. Tout son corps d'ailleurs semble immobile : ses jambes seules dansent. Mais c'est le visage de la danseuse que les yeux des spectateurs ne quittent pas.

Comme si ses cheveux, son grand peigne d'or et ses longues boucles d'oreille, comme si tout cela était trop lourd pour son cou frêle, la tête de Sibilla se penche sur son épaule, un peu en arrière ; et sa belle figure étrange prend un air de gravité et de douleur.

Oh ! ce soir, il leur semble, à tous ces hommes, qu'elle n'a jamais dansé ainsi, la Sibilla ! Les plus rudes la regardent avec une sorte de tendresse respectueuse. Le petit soupirant s'est levé doucement et frappe dans ses mains, sans oser faire trop de bruit. Assis sur une table,

un ivrogne qui a le vin triste la contemple fixement, le menton sur son poing.

Joaô lui-même, perché grotesquement sur le piano, la suit béatement des yeux, en laissant poser sur son genou pointu sa grosse tête d'hydrocéphale. Et les femmes enfin ont cessé leurs moues et leurs murmures.

Oh ! oui, elle est belle, bien belle. A présent sa danse s'anime un peu, à peine ; elle tourne sur elle-même, encore avec lenteur. Ses sourcils remontent douloureusement sur son front qui se crispe, et, entre ses bras toujours levés, sa tête commence à ballotter, pesamment, comme égarée.

— A une reprise, la salle entière, à mi-voix, d'un seul coup, a scandé : « Ollèèèèè ! »

Sibilla danse toujours, et maintenant la plainte des guitares lui rapporte les gémissements déchirants de son fils, la sinistre chanson du vent, dans les lambeaux pendus à la fenêtre et sous la porte, là-haut, ce vent chargé de maladie qui sifflera toute la nuit, comme un mauvais conseil de démence et de mort...

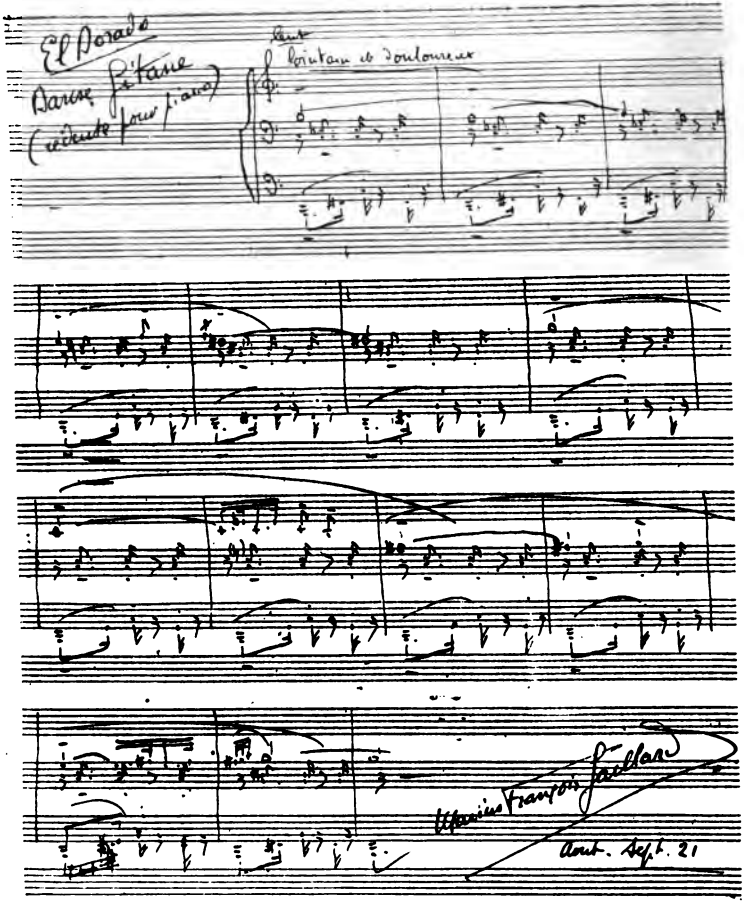
— « Olléé.. Bravo Sibilla !.. Ollèè... » psalmodie le chœur.

Et la musique s'enfle, lugubre, gronde à présent toutes les vieilles rancunes de la femme, qui dormaient et qui se réveillent, sous les mauvais souvenirs oubliés, toutes les souffrances, tous les vastes désespoirs, toute l'agonie d'une jeunesse qui est finie maintenant et qui a laissé place au présent hostile, à l'avenir néfaste... Et cette âme en naufrage, et la musique, à l'unisson, sourdement, geignent.

Sibilla tente de ranimer le feu dans la chambre misérable

Ivresse

Photos Gaumont



El Dorado

Danse Gitane

(réduite pour piano)

Lent

lointain et douloureux

Maurice François Gaillard

Août. Sept. 21

Un grand silence se fait

La danse gitane de la Sibilla

Photos Gaumont.

Estiria sorti, Concepcion console Iliana

A Montayre, la comtesse et son fils Hedwick

Photos Gaumont.

— « Ollèè ! Bravo, la gitana ! ollè ! ollèèèèè ! »

Elle danse toujours au milieu de la musique éperdue et de cette douleur immense qui l'entoure, déferle sur elle, la submerge ; elle danse, alourdie, aggravée par tous les sanglots qui secouent sa poitrine, montent dans sa gorge à l'étouffer. Elle danse, et voici que devant ses yeux tout se brouille, se confond, s'efface... et que deux larmes amères et pesantes roulent à petits coups sur ses joues.

— Alors, un tonnerre ! — « Ollè ! Ollè !... Ollèèè !... Viva ! » La salle, toute la salle, bouleversée, soulevée, folle, croyant à des larmes d'artiste, fait une ovation formidable à cette belle femme qui danse en pleurant !

Vers elle, les bras tremblants se tendent, les yeux s'élargissent, les cous se gonflent, des fleurs, par dessus les têtes vibrantes, volent..!

— Mais elle, loin, très loin de cette foule qui l'acclame, perd la notion du lieu et de l'heure ; la salle et la rampe aveuglante ne lui apparaissent plus qu'à travers un brouillard. Et le brouillard monte en elle, s'étale, obscurcit sa raison qui s'abandonne...

— Et elle danse toujours, comme dans un rêve, au milieu de tous ces cris qu'elle n'entend plus, elle danse et elle pleure... elle danse... danse... danse...

C'est dans un prétentieux et antipathique palais que nous avons vu Estiria fumer d'importants cigares, au milieu d'un Orient de bazar. Il semblerait pourtant que cette contagion du mauvais goût qui règne dans les grandes salles rébarbatives et dorées, qui se propage par les galeries encombrées, les salons où tous les styles se mélangent, désarme devant une porte sans tenture, agrémentée seulement d'une guirlande peinte de roses stylisées, au seuil de l'appartement d'Iliana. Véritable oasis d'élégance et de simplicité, petit domaine bien clos disposé pour la méditation et la solitude... Les meubles peu nombreux, modernes, sont sans ornements, les murs tapissés de cretonne sont sans tableaux vaniteux : un coussin, deux bibelots, trois livres : les œuvres de Jorge Manrique et le dernier volume de Ruben Dario ; tout y parle de douceur et de paix, et le plaisir de vivre sans doute y tiendrait asile, sans le voisinage trop proche d'autres appartements, sans les intrusions fréquentes, toujours malgracieuses et souvent furieuses, du père.

Précisément, au lendemain du jour où il renvoya la supplique de Sibilla, le voici, au centre du charmant boudoir, debout dans cette robe de chambre si ample et si lourde qu'elle le fait ressembler à un monumental et ridicule couvre-théière. Il a ce visage hargneux, ces yeux mauvais, cette bouche constamment prête à la réprimande qui sont devenus son air naturel. Sans aménité, il questionne une femme de quarante ans, aux cheveux d'encre, à la peau brune, à coup sûr une Andalouse des campagnes, et qui, immobile, les mains croisées sur sa

robe noire, garde un maintien respectueux.

C'est la bonne Concepcion, l'ancienne nourrice d'Iliana, à présent sa duègne, sa confidente, sa seule amie.

La Senora Estiria étant morte avant qu'Iliana la connût, Concepcion était restée auprès de la petite qui, sans elle, eût grandi presque abandonnée dans la sinistre demeure. Ainsi, l'enfant avait conservé la présence consolante de cette brave femme, peu fine, mais sensée, optimiste, toujours de bonne humeur et dévouée au delà de toutes limites. Elle n'aimait guère Estiria, qui leur rendait la vie trop dure à toutes deux. Et Estiria la détestait parce qu'elle était bonne et qu'avec ses airs soumis elle se moquait bien de ses colères.

Rudement, il l'interrogeait :

« Pourquoi n'est-elle pas prête, à dix heures ?

— La Sénorita a mal dormi, elle a eu un peu mal à la tête cette nuit. Mais elle va venir... Elle se coiffe... Que le Senor s'asseye pour l'espérer.

— L'espérer ! l'espérer ! est-ce que je n'ai que ça à faire, moi, aujourd'hui ?... »

Aujourd'hui.... pense Concepcion, en hochant la la tête.

Ah ! oui, aujourd'hui, c'est la réalisaiton de tous les espoirs, de toutes les ambitions du père, c'est la ruine de toutes les illusions, de tous les sentiments, de toute la jeunesse de la fille. Aujourd'hui, — ce soir, a lieu la réception pour les fiançailles officielles d'Iliana Estiria avec le duc d'Ormuz, un gentillâtre ruiné dont le titre a ébloui le vaniteux parvenu, dont la gloire de débauché

et le cœur racorni sont les seuls avantages de sa personnalité faisandée.

Estiria marche, exagérément soucieux, de long en large, avec de grands gestes de mécontentement.

Menaçant, il surveille la placide Concepcion. Dès qu'il regarde ailleurs, goguenarde et clownesque, elle lui tire la langue. Et, bien vite, elle reprend son petit air innocent.

Soudain, au moment où Estiria, les yeux fixés au tapis, tourne le dos, la portière du cabinet de toilette s'écarte, et, parmi l'envol d'une blanche et souple robe d'intérieur, paraît Iliana.

Deux fleurs d'argent dans ses cheveux bruns rehaussent l'éclat pur de son front lisse, de ses yeux limpides et doux comme des aigues-marines, de sa bouche rose et menue, un peu secrète. Légère, vivante, elle va parler à son amie qu'elle croit seule, mais qui, prudente et rapide, lui désigne son père.

La jeune fille soupire un peu, lève ses yeux au ciel, s'avance.

...En trois enjambées, Estiria est auprès d'elle. Concepcion, prête à tout, s'est approchée.

D'une légère révérence, Iliana a salué son père, et, tout de suite, prévenant l'orage :

« Vous m'avez attendue ? dit-elle avec respect. Pardonnez-moi : je terminais ma toilette.

— Taisez-vous ! paresseuse. Voilà longtemps qu'elle devait être faite. »

Elle incline la tête, triste, et se tait. Puis, comme

Estiria maugrée encore, pour abréger la scène, elle reprend :

« Que me vouliez-vous, mon père ? »

L'autre qui n'est venu là que dans un méchant esprit de surveillance, ne sachant que répondre, prend le premier prétexte à se mettre en colère :

« Ce que je vous veux ? Voilà qui est inouï ! Il vous faut des raisons ? En vérité, je n'ai donc plus le droit d'aller où bon me semble dans ma maison ? Por gracia de Dios ! je serai bientôt débarrassé de vous !... Que fea ! tâchez de ne pas vous montrer dans les rues aujourd'hui et d'agir en tous points comme je l'ai ordonné. »

Brutalement, il rejette le poignet délicat de sa fille qu'il a serré, dans sa mauvaise humeur. Elle fait encore sa petite révérence.

Et tandis qu'Estiria s'éloigne, un peu soulagé dans sa fureur chronique, satisfait d'avoir maté cette gamine, d'en avoir fait l'instrument de sa vanité, l'esprit en paix puisqu'il a d'ailleurs repoussé définitivement Sibilla, au jour même où il pénètre grâce à son gendre dans cette société si flatteuse où l'on n'est indulgent qu'au passé des grands seigneurs, — tandis qu'il regagne à travers ses salons son cabinet mauresque où il s'enivre à contempler face à face ses ambitions de parvenu enfin réalisées ; — Iliana sent monter, plus âpre, à son cœur, l'horreur de ce jour de fiançailles où il lui semble qu'elle s'ensevelit elle-même.

Concepcion lui a pris les mains et les caresse :

« Ne pleure pas, ma petite colombe d'argent ne pleure

pas, tout cela s'arrangera... La vieille Concepcion restera avec toi et te défendra bien... Tu verras : nous serons peut-être plus heureuses, avec beaucoup de domestiques et beaucoup de châteaux de plaisance... Ici, si ce n'était pas ton père, je dirais bien que c'est le palais du diable en personne... Ne pleure pas, ma perle fine, mon petit bouquet blanc... »

Dans la Sierra voisine, sur les premiers contreforts qui dominent la vieille cité, à Montàyre, la « Montagne-de-l'air », une maison isolée abrite une dame scandinave et son fils. C'est, avec ses murs vêtus de plantes grimpantes, comme un ermitage charmant dans cette solitude salubre et superbe.

La Comtesse y est venue et, séduite par le site, s'y est installée, pour ne pas laisser seul son fils Hedwick qui, passionnément, étudie en peintre la merveilleuse nature andalouse.

Dans leur intérieur rustique, et original à la fois, entièrement décoré par le jeune homme, la mère et le fils sont en tête à tête. Elle, c'est une femme mince, grande, vêtue d'une aristocratique et longue robe de dentelles noires, une femme au maintien calme et comme seigneurial, et, sous les cheveux à peine argentés, c'est un visage d'une douceur et d'une noblesse infinies... En face d'elle, assis sur les marches qui conduisent à une sorte de petit balcon intérieur où s'étale un large divan, son fils feuillette des photographies. Il a 19 ans peut-être, 20 ans au plus, car son pittoresque costume suédois

accentue encore, par le col bas et la veste plate, la juvénilité pourtant volontaire et masculine du visage remarquablement harmonieux, avec sa bouche ferme, son nez fin et hardi, ses yeux profonds et larges.

Entre ses mains, les vues les plus prestigieuses des illustres palais de l'Alhambra et du Généralife, se succèdent. Cour des Myrtes, Salle des Deux-Sœurs, Patio des Cyprès, Bassin de la Mezkita... Toutes ces splendeurs qu'il va quotidiennement rejoindre avec amour passent devant ses yeux et raniment dans sa mémoire les souvenirs récents, où la lumière débordante du soleil espagnol ruisselait sur les murailles et courait sur les marbres lisses. Cette petite Salle des Divans, dont, entre ses mains, cette photographie reproduit les innombrables mosaïques et les voûtes obscures, il l'évoque pareille à une sorte d'écrin rutilant et mystérieux, plus riche et plus resserrée encore qu'elle est en réalité. Ces hauts piliers de la Cour des Lions, le papier chimique ne lui en restitue que le dessin quasi-géométrique, alors qu'il se souvient, en relevant la tête et en clignant les yeux, d'un faisceau de tiges sveltes et audacieuses jusqu'à l'improbable, élevant vers le ciel les fleurs ajourées du plafond.

Car ses yeux de peintre transforment dans son souvenir la vérité architecturale, sa sensibilité prête au palais des caractères particuliers en harmonie avec sa vie intérieure. Les artistes voient, en quelque sorte, par d'autres regards, une faculté constante d'interprétation, ce qui semble à la multitude immuable et insensible. Leur vision métamorphose et déforme...

Hedwick à présent est debout et, près d'une haute et curieuse lampe à pied qui s'érige parmi les toiles inachevées, une autre photographie entre les doigts, il songe. Le Portiqué et le Patio du Généralife, les trois arceaux fragiles et les bordures de buis, les rosiers, les lauriers-roses, les orangers et le Bassin étroit et long comme un sentier brillant. Hedwick retrouve en pensée l'endroit ravissant, et voici que, dans sa vision, le vent circule parmi les fleurs, que l'eau court, que les jets d'eau fusent, montent et jouent. Et voici que le tableau enchanté se complète, que le cadre incomparable reçoit, — pure blancheur entre les jets d'eau, — la forme délicate et claire d'une robe, d'un buste, d'un visage de jeune fille. Le peintre sourit à sa rêverie d'amoureux... Hedwick sourit à Iliana.

« A quoi penses-tu, mon enfant ? » a demandé la Comtesse, et son fils a sursauté, puis souri sans répondre.

« Je te trouve pensif et soucieux depuis quelque temps... D'ailleurs tu oublies ta séance dont il est l'heure.

— C'est juste. Et je suis même en retard. »

Il va partir, et s'approche de sa mère, affectueux, et se penche vers ce beau front que la sollicitude tourmente. Il l'embrasse.

« Rassurez-vous, mère : je n'ai aucun ennui. »

Tandis qu'il s'éloigne, elle lui sourit, tendre, un peu mélancolique, mal convaincue.

Et bientôt une femme gravit, lasse et soucieuse, l'un des nombreux escaliers qui mènent à l'Alhambra : Sibilla va retrouver pour la séance de pose quotidienne, la place

Sibilla arrive à l'Alhambra

Hedwick la rejoint

Quittant la cour de Mezkita...

Photo Gaumont

convenue où Hedwick la rejoindra. Pour gagner quelque argent supplémentaire, elle lui sert de modèle ; de guide aussi, car elle connaît toutes les salles, toutes les cours et tous les patios des palais et des jardins, les moindres recoins de l'Alhambra.

...Alhambra, «al'hamra», qui signifie en Arabe : La rouge ; — vaste enceinte de hautes murailles rousses et nues qui, complétée par les Tours Vermeilles, domine en éperon sur la colline abrupte toute la ville ; — seconde cité aux remparts vertigineux, qui conserve toute une histoire, sanglante et parfumée.

Les boudoirs et les citernes, les fontaines et les souterrains, les parterres et les chambres secrètes, tout y évoque la nonchalance et le drame, le bain voluptueux des Sultanes, et le jugement du Maître rendu sans appel, l'attente amoureuse de la Favorite et l'assassinat occulte, la nuit, au coude d'un corridor ; tout y parle toujours de volupté et de mort : le parfum des grenadiers en fleurs est resté le même, et l'on voit encore, dans la Salle des Abencérages, le marbre de la vasque teint du sang des égorgés.

Sibilla guide souvent le jeune peintre parmi les dédales de l'Alhambra. Et elle l'attend ce matin, appuyée au lion de marbre de la Cour de la Mezkita, songeuse, les yeux perdus dans le miroitement que fait le bassin fouetté par le jet d'eau en éventail.

Hedwick cependant, dans un sportif complet blanc, après avoir dépassé la Fontaine de Charles-Quint, et présenté sa carte au gardien, passe sous la haute Porte de la

Justice. Et le voilà bientôt parvenu au lieu du rendez-vous.

Sibilla n'a pas bougé et ne l'a pas entendu venir. Etonné à la voir ainsi, il dérange pourtant sa méditation. Elle le salue, noblement mais avec déférence et, éludant les questions aimables qu'il lui pose sur son air absorbé, elle l'entraîne vite vers une cour... « qui est très belle, Senor, qui plaira certainement au Senor peintre... »

Ils passent sur une galerie de bois légère qui domine de cent mètres le Rio Darro, traversent un patio noyé d'ombre où un jet d'eau murmure et où un calme cyprès s'élève dans la fraicheur, d'autres salles encore ; et soudain, ils débouchent dans un vaste espace brûlé de lumière, où un large bassin rectangulaire répète le ciel d'un bleu profond, encadré de deux longues rangées de myrtes vert-noir, — et tout le sol est de marbre blanc, et les murailles, à droite, à gauche, sont blanches, et le portique aérien est blanc, là-bas, qui ouvre sur la sombre Salle des Ambassadeurs. Ebloui, Hedwick s'arrête un instant. Il connaît cette célèbre Cour des Myrtes, il y est souvent revenu. Et pourtant, chaque fois qu'il s'y retrouve, c'est la même admiration qui l'immobilise devant le prestige de cette œuvre d'art, énorme et délicate, à l'ensemble grandiose, aux détails minutieux. Un moment, dans l'eau calme et obscure du bassin où des poissons rouges et noirs se promènent avec lenteur, il en admire le reflet à peine déformé, puis il choisit le portique du fond, et s'y dirige.

En passant, Sibilla a cueilli un brin de myrte et le lui tend :

« Que le Senor sente les petites feuilles, dit-elle. Autrefois sur ces buissons, les Sultanes laissaient leurs voiles sécher au soleil, après le bain. C'est cela qui a donné aux petites feuilles leur parfum. »

Le jeune homme respire la branchette. Et c'est en effet une odeur subtile et entêtante à la fois, une odeur comme poussiéreuse, qui semble très vieille et très savante.

Peu après, son carton aux mains, s'accoudant à une colonne, Hedwick indique la pose et commence à dessiner. Cependant que Sibilla, dans sa robe gitane (car elle ne possède plus que ses robes de danse), la tête inclinée en arrière, un bras en l'air et l'autre inversé, prend le geste des danseuses faisant claquer leurs doigts. Elle est belle ainsi, au milieu de la lumière réfléchie par le bassin et les marbres blancs, et, comme, consciencieuse, elle se force à sourire, elle semble rajeunie, rayonnante, presque échappée à son douloureux destin.

Hedwick n'est pas insensible à cette beauté brillante et naturelle. Son œil de peintre y trouve mille détails, que son crayon cherche à rendre. Pourtant, sa main reste paresseuse et l'inspiration le fuit. Ses regards errent sur le décor incomparable, scrutent l'ombre proche des salles, et se prennent à imaginer, dans ce palais, une image féminine qui n'est point celle de son modèle : une silhouette plus mince, plus jeune, plus blanche... Il veut reprendre son croquis. Mais décidément le travail va mal. Hedwick regarde l'heure à son poignet. — Il attend quelqu'un sans doute, pense Sibilla qui, lassée, laisse retom-

ber ses bras .Et ils restent là face à face, étrangers l'un à l'autre dans leurs deux pensées inavouées.

En vain ont-ils émigré dans la Cour des Lions. Là encore, et malgré l'adorable pose d'abandon que la danseuse a prise, assise et accoudée au-dessus du ruisseau qui coule à même le marbre, tout distrait Hedwick : le chant de l'eau que crachent sereinement les lions de marbre de la fontaine, les trilles d'un oiseau, le moindre bruit, tout; et ses yeux à nouveau caressent les murs ciselés où, fugitif, dans sa pensée, passe un pur visage de jeune fille...

Or, Iliana, l'âme emplie d'un amour que sa bonne confidente est seule à connaître, a entrainé Concepcion furtivement hors de la maison et court auprès d'elle dans les ruelles de la ville ; la jeune fille toute blanche dans une longue robe de tulle, et sous un large chapeau, blancs tous deux, la duègne toute noire : visage, cheveux, mantille et robe uniformément noirs.

« Où me mènes-tu ? demande Concepcion tout essouflée.

— Dans un lieu très respectable et tout à fait digne de toi...

— Mais où ? Je veux savoir... Ne cours pas si vite !... Qué muchacha !... »

Mais Iliana, souriante, ne ralentit pas sa course. Et elle débouche, suivie de la bonne femme, devant la Cathédrale. Elle s'arrête à une petite porte, et comme l'autre n'y comprend plus rien, elle explique :

« Ecoute ; tu vas m'attendre ici. Moi, je vais... je

vais... jusqu'à l'Alhambra... tu sais pourquoi. Je te reprends ici dans une demi-heure. »

Concepcion, à présent, est tout attendrie. Elle approuve :

« Alors, c'est bien. Car c'est un hildago que ce jeune homme. Et je sais bien que tu es, toi, un vrai lys de Semaine Sainte. Allons... va... et moi je prierai Santa Maria del Sol pour vous deux. »

Iliana s'est déjà enfuie ; et son amie, indulgente, un peu réjouie, est entrée dans la Cathédrale. Malgré elle, tout en s'avançant dans la pénombre et en se signant, elle garde son bon sourire complice ; puis soudain, apercevant dans la petite chapelle latérale la Sainte qu'elle vient invoquer, elle rectifie son visage, comme prise en faute, s'agenouille, et, benoitement, prie.

Quelques instants ses lèvres balbutient l'oraison, puis ses yeux clignent, sa tête penche, et, bien dévotement, sur son prie-dieu, Concepcion s'endort.

Iliana, elle, se hâte et gravit la colline vers le Palais, toute claire entre les cyprès sombres des allées, toute claire contre les murs rouges de l'enceinte.

Dans l'Alhambra, Hedwick a tout à fait renoncé au travail. Il s'est accroupi auprès de Sibilla dans une sorte de niche aux parois décorées de mosaïques éblouissantes.

Superstitieuse comme toutes les Andalouses, Sibilla lui a proposé de lui lire le présent et l'avenir dans les cartes, où elle est experte. Amusé, et avec cet intérêt que le plus sceptique prend malgré soi à ces prédictions, le jeune homme a accepté ; et elle étale devant lui le jeu

qu'elle a tiré de son bas. Ce sont des tarots étranges, où des glaives, des torches, des serpents figurent les nombres et les couleurs.

Elle compare d'abord les cartons, les désigne du doigt, médite, puis, très convaincue, un peu grave, elle énonce :

« Les cartes disent :

« Le Senor Hedwick a connu dans l'Alhambra une jeune fille d'ici. »

Surpris, il prête une plus grande attention. Elle consulte encore les tarots, puis, avec ce langage fleuri et enveloppé des diseuses de « fortuna », elle continue :

« La Senorita est à l'image de ce palais, fière d'aspect et parfumée de cœur.

« Elle est brune par sa chevelure, blanche par son âme.

« Hedwick l'aime, mais... »

Hésitante, elle s'arrête. Et comme lui l'interroge du regard, elle achève, la voix plus sourde :

« ...mais elle est la fiancée d'un autre. »

Le jeune homme a tressailli. Ses sourcils se froncent.

« Vous êtes sûre ?...

— Oh ! oui, les cartes n'ont jamais menti à Sibilla !... »

Un instant le silence pèse entre eux. Une gêne aussi. Elle ramasse ses tarots. Puis Hedwick se lève et elle l'imite. Ici encore, elle se sent de trop, elle se sent importune. Elle l'est donc partout ?... Elle songe même à s'éloigner, à l'instant où le jeune homme dit :

« C'est bien, Sibilla, nous avons terminé pour aujourd'hui. »

Il lui remet le douro quotidien. Elle fait un léger salut, remercie, prend congé :

« Mille grâces... que le Senor se porte bien jusqu'à demain ! »

Et elle s'en va, inutile à présent, le long de la muraille où le soleil tape. Elle presse le pas pour ne pas gêner davantage Hedwick qui, derrière elle, prend la même direction. Elle tourne un petit couloir, ...et soudain voit venir à elle une jeune fille. Elle s'efface dans un recoin obscur du corridor... Précisément Hedwick s'est trouvé face à face avec l'inconnue. Il l'a saluée... Il l'entraîne dans le palais en lui parlant.

Sibilla n'a guère eu le temps de dévisager la jeune fille qui est passée rapidement devant elle, et d'ailleurs un large voile tombe de son chapeau. Pourtant, ses yeux entr'aperçus l'ont frappée d'étonnement ; et son visage la retient. Où donc les a-t-elle déjà vus ?

La danseuse en reste presque troublée. Elle a cette impression confuse et impérieuse qu'on ressent, après avoir rencontré une personne qu'on est sûr de ne pas connaître, et qu'on *reconnaît* pourtant, comme si on l'avait déjà vue, dans une autre existence, ou avec d'autres yeux...

Les deux jeunes gens ont longé les portiques de la Cour des Lions. Dissimulée par les colonnades, elle les a suivis. Puis ils ont disparu à droite. Attirée, elle s'engage à leur suite.

Parvenue, derrière eux, au Mirador de la Reine, elle doit, pour ne point être surprise, se laisser un peu dis-

tancer. Presque anxieuse à présent de perdre leurs traces, elle les suit longtemps des yeux, puis, les ayant vus gagner la petite Cour de la Mosquée, elle se met à courir dans le long boyau bas, en voûte de souterrain, qui y mène. Et là, invisible pour eux, le cou tendu, elle écoute, elle épie.

Iliana a relevé son voile. Hedwick veut poursuivre la promenade, mais elle, s'attarde dans le recueillement de cette Cour, de cet étroit puits de marbre, au milieu duquel un jet d'eau monte et brille, très mince et très droit, joyeux, dirait-on, de s'élancer dans l'air doux, — symbolique, — semblable à leur amour fragile et matinal. Il semble qu'une pensée pourtant chagrine la jeune fille, qu'un aveu l'oppresse et demande à s'échapper. Ses yeux, pour regarder Hedwick, deviennent plaintifs.

« Qu'avez-vous ? lui demande son compagnon. Vous semblez triste et troublée ?

— Oui, répond-elle, la voix hésitante. Mon ami... écoutez-moi avec calme. C'est ce soir... qu'on fête mes fiançailles... »

Hedwick s'est raidi, son front s'est contracté, mais il ne dit rien. Il redoutait cette nouvelle, et, si leurs cœurs à l'unisson s'étaient abandonnés aux délices des promenades sentimentales et douces, renouvelées presque chaque jour, aucun des deux jeunes gens n'avait oublié, dans son esprit, la menace d'un destin imposé à Iliana, et que rien n'eût pu modifier à cause de l'intransigeance du père.

Devant la douleur muette, mais profonde d'Hedwick,

Sibilla prend la pose

Photo Gaumont.

Iliana se hâte vers l'Alhambra

Sibilla, l'âme ailleurs...

Photos Gaumont.

Hedwick imagine une forme plus jeune, plus blanche...

Photo Gaumont.

Hedwick renonce au travail

Lassée...

Photos Gaumont.

Iliana s'est émue, et, vivement, elle cherche à l'adoucir.

« Mais... vers 9 heures, je m'échapperai : je courrai, et reviendrai ici, pour vous voir encore. »

Douloureux, mais touché par cette pensée consolatrice, il veut la remercier, et lui saisit les mains ; sa tête s'incline vers le tendre visage. Mais Iliana se dégage ; et le couple s'éloigne vers une autre salle.

Or, Sibilla n'a rien perdu de l'entretien ; et tandis qu'elle s'échappe furtivement, elle cherche encore, mais en vain, dans ses souvenirs, qui peut être cette jeune fille.

Au sortir de l'enceinte rouge, après avoir passé la Porte de la Justice, elle presse le pas. — Mais soudain elle s'arrête ; le gardien de l'Alhambra est là... elle hésite une seconde... puis questionne :

« Guio ! sais-tu qui est la Senorita qui est dans le palais, en robe blanche et grand chapeau de mousseline ?

— En robe blanche ? Hombre ! C'est la Senorita Estiria... Même qu'on dit qu'elle a comme dot plus de douros qu'il y a de vermine dans tout l'Albaycin ! »

Sibilla étouffe un cri. Et elle songe, pétrifiée : la fille d'Estiria !... la sœur du Minolito !... qui est si parée, si riche, si heureuse !... — O rage ! — Elle se ressaisit pourtant, reprend sa marche, sans remercier l'homme. Mais à présent, la tête basse, les mains tordues l'une dans l'autre, elle va, pensant au grabat où agonise son petit, ruminant lourdement sa tristesse et son indignation immenses.

Les deux jeunes gens sont parvenus à une sorte de petit belvédère suspendu au-dessus d'un jardin.

Tout est calme.

En bas, les jets d'eau gloussent à peine.

Ici les galeries sont noyées d'ombre. Les salles avoisinantes sont désertes.

Presque aucun bruit.

Les deux formes blanches avancent, lentement, dans la pénombre rose que crée la lumière extérieure, réfléchie par les murailles rousses du jardin, et atténuée par le dallage sombre de la vieille terrasse close. Près d'une baie en arceaux mauresques dentelés, le sommet d'un cyprès reste immobile.

Midi approche. La vallée, la ville, et, là-bas, la plaine, la Sierra, sous le soleil, s'assoupissent.

Cette paix majestueuse qui les enveloppe et les pénètre, favorise dans leurs âmes leur amour mélancolique. Leurs mains se reprennent. Leurs regards s'unissent.

Rien ne les distrait d'eux-mêmes ni de leur sentiment. Dans cette retraite de fraîcheur et de solitude, leurs pensées mutuelles se concentrent en eux. Tout peu à peu s'efface. L'heure, le lieu ne sont plus rien. La notion échappe vaguement du moment, du décor, de l'ambiance. L'extérieur s'abolit. Rien n'est plus pour eux, que leur vie intérieure. Elle se déploie, s'étale dans leurs âmes, les dilate, les soulève...

La tête de la jeune fille a penché.

L'épaule du jeune homme l'accueille.

Les deux visages s'attirent, les yeux élargis s'appellent.

Et l'union de leurs cœurs se réalise dans un baiser...

La journée a passé. L'étouffante chaleur méridienne, après le vent glacial de la nuit, n'a apporté au Minolito qu'un surcroît de fièvre. Et c'est ainsi qu'il grelotte toujours, et non plus de froid à présent.

Vers le milieu de l'après-midi, Sibilla a appelé Joaô.

« Va chez le médecin, Calle de San Jeronimo. Tu lui diras que mon enfant est encore plus malade et que la Sibilla le supplie de venir. »

Elle l'attend, assise sur le tabouret boiteux au pied du lit, en vieille robe noire, les coudes aux genoux, dépeignée, courbaturée, l'âme inquiète.

Le crépuscule est venu. La chandelle fumeuse est allumée.

La porte s'ouvre lentement. Sibilla s'est levée. Ce n'est que Joaô. Elle s'avance :

« Le médecin ?...

« Le médecin ?... » Il est embarrassé pour répondre. Ses deux bras, dans les hardes loqueteuses dont il s'habille le jour, pendent le long de son corps plat, et ses yeux faux évitent de regarder la danseuse en face.

D'un geste, elle renouvelle sa question.

« — Le médecin ?... Y vient pas. L'a trop à faire... Et puis y dit... qu'tu lui dois trop !... »

Sibilla ne répond pas. C'est juste. Elle lui doit beaucoup. Et à quoi songeait-elle, vraiment, en comptant avec la générosité d'un homme ? Elle reste un instant immobile, réfléchit... ne trouve pas de moyen.

Mais le pitre en face d'elle a tiré lentement de sa poche au bout de ses doigts sales deux belles pièces d'argent, deux clairs douros.

« Sibilla ! J'en ai, moi, de l'argent. Si tu le veux ?... »

Le visage de la pauvre femme se détend. Joyeuse, elle ouvre la main :

« Oh ! merci, tu es bon...

« Ah ! oui... mais... »

Elle le regarde mieux. Un affreux sourire équivoque relève le coin de sa bouche, son gros œil cligne honteusement.

« Il faudra être mignonne avec Joaô... Il faudra venir avec lui dans sa chambre... »

Indignée, sans un mot, méprisante, elle le fixe. Avant qu'elle ait eu à répondre, son petit l'a appelée : « Maman !... » Elle le calme d'un geste ; se retourne vers l'autre :

« Sors ! »

Lui a un mauvais regard vers le lit ; il remet ses douros en poche, ricane, en ouvrant la porte :

« Un jour ou l'autre, Sibilla... quand tu seras tout à fait malheureuse, tu ne feras plus la Senora... »

Cependant, chez le père indigne, la fête de sa vanité se prépare.

Les salons sont encore plus somptueux qu'à l'ordi-

naire. Derrière chaque statue, des plantes vertes, à profusion, font mieux ressortir la nudité des plâtres. Sur les tables, les consoles, est répandue une argenterie agressive, couverts en vermeil, vaisselle dorée, tout ce qui frappe l'œil et choque le goût.

En habit, souliers vernis, les doigts bardés de bagues, et, pinçant sa cravate blanche, un énorme solitaire, Estiria va, vient, donne des ordres contradictoires d'un ton invariablement rude, arrête au passage les valets chargés de sucreries, goûte la crème des pièees montées en y trempant son doigt d'homme vulgaire, corrige, invective, semble, à travers ses salons en parure de gala, un potentat déchaîné et ridicule.

A *El Dorado*, le refus du médecin a jeté Sibilla dans une profonde et douloureuse méditation. Une impérieuse évolution de pensées se consomme dans son esprit. Avant d'être Andalouse, elle est mère. Avant de ménager sa fierté, elle cherchera à sauver son fils. Et soudain, à le voir ainsi, son Minolito, les joues si creuses, les lèvres si blanches, la tête comme pétrifiée sur le traversin moins pâle qu'elle, elle se demande avec une muette épouvante si toutes les hésitations, tous les scrupules, toutes les pudeurs, tous les orgueils qui l'avaient chaque fois empêchée d'aller trouver Estiria face à face, — si tous ces sentiments n'étaient pas d'affreux égoïsmes, des sentiments maudits que le ciel a plantés dans son cœur de mère, en punition de sa faute d'autrefois...

C'en est fait ! Elle est décidée ! D'un geste brusque, elle

se redresse, chausse ses souliers, se recoiffe de trois épingles à cheveux, baise son fils au front, s'enveloppe de sa mantille, sort...

Tant pis ! Elle ira supplier Estiria, s'humiliera, se mettra à genoux, fera tout, pour que son fils ne meure pas.

Et là-bas, à l'autre bout de la cité, la cérémonie bruyante a commencé. Déjà Estiria, adossé à une table dorée, reçoit.

Les invités appartiennent tous à ce monde de noblesse arrogante et vaniteuse où le maître de maison se félicite si fort de pénétrer, ou au monde encore pire des parvenus, des commerçants enrichis dont lui-même fait partie : castes opposées, jadis irréconciliables, mais, ce soir, point étrangères, côte à côte hypocritement dans ces salons et confondues par la magie ironique de l'argent.

Un tourbillon de fête enveloppe aussi toute la ville. Car c'est, dans les semaines proches de Pâques, le moment que l'Espagne célèbre non seulement le Christ et les Saints, mais aussi l'amour de vivre, l'amour du plaisir et du mouvement, l'amour lui-même.

La ville entière, sous le ciel rougeoyant où la nuit prochaine met des tons lilas et amarante, la ville entière dégage une large buée claire et chaude où la poussière des rues se marie à l'humidité des fontaines et des ruisseaux que le soleil ne tarit plus. Un vaste murmure, bientôt un brouhaha, monte du fouillis des maisons et, dans le calme des campagnes voisines, se répand par toute la plaine, jusqu'au pied de la Sierra, jusqu'aux franges

de la robe rouge de l'Alhambra.

Au centre de la ville, ç'a été, dès sept heures du soir, les élégants, les groupes populaires, les bandes de filles joyeuses se tenant dix par le bras, les enfants riants, les vendeurs d'oranges, de gâteaux, de cacaouettes, de patates confites. La foule augmente : un fourmillement d'hommes, de femmes, d'enfants, par instants un *chulo* va rejoindre sa confrérie, rapide sous sa robe blanche, sa cagoule noire, haute et pointue avec les deux trous mystérieux où les yeux brillent. Dans la joie et les rires, c'est encore toute l'Espagne qui vit et grouille, en cette masse où la richesse, la prostitution, l'oisiveté, la misère, la religion se pénètrent.

L'effervescence peu à peu atteint tout, grimpe, comme un feu qui se propage, sur les premières pentes de la Sierra, circule parmi les champs de cactus où se cachent les terriers des gitanes, pénètre dans ces antres obscurs, en fait sortir le peuple étrange et primitif qu'ils abritent, et qui, dans ce soir de joie, réalisant ses atavismes, se met à danser.

Toutes les gitanes dansent. Ce n'est plus la danse, pourtant simple, authentique, de Sibilla. C'est une danse collective qui, moins fémine, plus animale, plus obscure, procède directement de la danse du ventre.

Huit femmes, vêtues diversement, mais de robes toutes bizarres, multicolores, coiffées de chignons compliqués, aux guiches collées par l'eau sucrée, avec de petits peignes verts, rouges et bleus, le grand peigne andalou, les fleurs artificielles plantées toutes droites au bout de

très longues tiges armées des castagnettes retentissantes, sourires ouverts dans les visages bruns sur les dents de nacre, heureuses, chantantes, danseuses de leur propre caprice et de leur joie physique. Avec ensemble, en deux rangs, elles déroulent les combinaisons rythmiques, ou bien, toutes immobilisées sauf deux, restituent les pas ancestraux, les figures où le buste doit pivoter autour de la taille, le dos s'incurver en voûte, les jarrets ployer, les talons frapper le sol, les bras ramer l'air. La mesure donnée par les mains battantes des spectatrices se précipite : les deux femmes, face à face, un bras en l'air et l'autre aux reins, font tourner leurs ventres en creusant l'estomac, accélèrent le mouvement, accentuent la désarticulation de leur corps sous la jupe secouée de soubresauts, laissent échapper les exclamations rauques, laissent monter leurs fronts plissés, leurs yeux clos, leurs cous gonflés, tous les désirs, toutes les frénésies, toutes les extases... Et leurs mains, disciplinées pour des figures mathématiques et plus précises, esquissent devant elles les gestes érotiques...

Par-dessus le Rio Darro, l'Alhambra assiste à ce débordement de fièvres auquel, seul, il échappe, riche d'un passé plus voluptueux et plus sanglant encore et, à cette heure, désert, mystérieux, redoutable...

Sibilla, pour parvenir chez Estiria, avant qu'il y ait trop de monde, afin de le voir sûrement, se hâte. Mais tout la retarde, la foule, d'abord, sur les places et dans les rues noires de monde qu'il faut traverser en jouant des coudes et en essuyant les plaisanteries des garçons. Au

« Les cartes disent... »

Photo Laumont.

Elle écoute, elle épie...

Photo. Gaumont.

débouché d'une ruelle, un flot de populace la gagne, la repousse contre les maisons, l'immobilise. Puis, sur toute cette cohue qui, vite, se calme, un silence s'étale.

Tout à coup, brusque, brillante et triomphale, éclate une fanfare mi-religieuse, mi-guerrière, que clament cinquante trompettes.

La foule s'est recueillie : la procession va passer.

Au tournant de la rue, sous les balcons chargés de curieux, une sorte de lumière, dans le soir tombé, point, grandit et une, deux, trois petites flammes paraissent : sur deux rangs, régulièrement, avancent les *chulos* porteurs de cierges, et leur cagoule pointue aux deux trous ovales pour les yeux, bizarre coiffure d'un autre âge, parmi cette foule et ces maisons modernes, évoque comiquement le chapeau pointu d'un carnaval.

Sibilla, contrainte d'attendre, regarde. Dans le fracas des cuivres, les gens de la procession marchent, lentement, et l'on comprend à leur allure, qu'ils précèdent quelque chose... Et paraît enfin la Vierge de la Macarena.

Sur une vaste plateforme mûe par vingt hommes cachés sous les draperies, debout, de grandeur naturelle, une femme en cire, vêtue et parée avec une incroyable somptuosité, s'avance. Trente bougies, dans des vases de verre enguirlandés de fleurs, éclairent le costume incomparable : manteau de velours rouge surchargé d'or, robe à forme ancienne, à taille très haute, en brocart de soie blanche très lourd. Et le visage de cire, admirable, est douloureux et presque humain. Ce qui éblouit, pourtant, c'est que la tête de la Vierge, son cou, ses bras et ses

mains sont chargés de gemmes et de perles d'une splendeur unique, parures antiques apportées comme offrande depuis des siècles à la Sainte, conservées comme inestimables trésors, exhibées sur la statue les seuls jours de procession.

Ce soir, devant les yeux extasiés du peuple, la Vierge de la Macarena promène sur soi trois millions de bijoux.

Sibilla, sans une pensée profane vers ces richesses, attache ses yeux passionnément sur ce front de cire où le Tourment Maternel a mis son éternelle douleur. La danseuse se retrouve presque en cette autre mère torturée et, dans son âme, avec ferveur, elle la prie.

Brusquement, un murmure la tire de son oraison intérieure : là, auprès d'elle, contre la muraille, dans la fièvre ambiante qui se tait mais flambe sans cesse, trois filles ont psalmodié, sans sourire, sur le ton des prières, du fond de leurs trois cœurs infâmes :

« Santa Maria de la Macarena, toi qui conçus sans pécher, fais-nous pécher sans concevoir. »

Soulevée de dégoût, Sibilla veut s'échapper, mais elle ne peut faire un pas : la procession s'arrête, les cuivres se taisent, les assistants, pieusement, écoutent chanter la *Saeta*. C'est une femme du peuple qui a entonné le chant rituel, et la procession ne reprendra sa route, et la statue sa marche, que quand la *Saeta* sera terminée. Nasillarde, chevrotante, la voix monte dans la nuit commençante, détaillant le couplet bizarre et puéril :

Saint Jean et la Madeleine
Jouaient à cache-cache.

Saint Jean lui marche sur son soulier,
Parce qu'il jouait mal...

Quand le chant finit, la vaste plateforme grince, s'élève, repart ; la procession, comme une longue chenille, ondule et chemine. La masse se rompt, la foule se ranime. Sibilla, à grand'peine, se dégage et, rapide, parmi les groupes, se faufile.

Mais le quartier qu'embarrassent les processions, car c'est l'heure où toutes les confréries accomplissent vers la Cathédrale leur lent voyage, s'étend, presque impossible à franchir entre elle et la maison d'Estiria.

Par instants, on entend les violons et les guitares qui, dans les rues, organisent les bals aux lampions. La nuit est venue. Le manzanilla commence à couler, les cerveaux à s'exciter, les couples à rire. Peu à peu, la fête profane se juxtapose à la fête religieuse, et, sous la célébration rituelle, déjà, perce l'orgie.

Au passage d'un cortège, un homme du peuple présente sa pipe éteinte à un *chulo*, et l'encagoulé lui tend simplement son cierge. Un autre, ici, sous son cône noir, mâche quelque chose et, soulevant le velours, crache. Là, un troisième, que Sibilla dérange précipitamment en traversant leur file, lui chantonne, en la suivant de trois pas : « L'homme est le feu, la femme l'étoupe, et le diable, le vent qui souffle ».

...Bousculée, titubante, éperdue, sa mantille déchirée dans un coup de rein, affolée de bruit, de lumière, — de douleur, à bout de souffle, elle se jette dans une ruelle déserte, s'appuie, vacillante, à un pilier... hors la fièvre...

Au bout de la ruelle, la maison d'Estiria, proche à présent, lui apparaît. Elle repart, court quelques minutes...

Le long du mur, elle s'avance et, sous une fenêtre du rez-de-chaussée, par les fentes des persiennes, jette un coup d'œil : les salons sont pleins, l'orchestre, déjà, joue.

Poussée par sa douleur, par sa volonté de sauver son fils, elle s'approche du perron où des invités arrivent encore, passe la grille ouverte, pénètre dans le vestibule, l'œil fixé sur la vaste tenture qui, sans doute, clôt directement les salles de réception, marche. Deux valets en habit à la française s'interposent. :

« Vous vous trompez. Qui demandez-vous ? »

Elle les regarde un instant, puis, les dents serrées :

« Estiria ?...

— Le Senor n'est pas visible. Il est occupé. Il faudra revenir.

— Non. Je veux le voir tout de suite. Allez le prévenir. Dites-lui... que c'est Sibilla.

— Mais je vous le répète : c'est impossible.

— Dites-lui ça : « Sibilla. Il me connaît. Il me verra. »

Un valet se détache. L'autre reste pour la garder. Au passage de l'homme, par la portière soulevée, elle l'a vu, là-bas, en habit, Estiria, l'homme qu'elle hait tant et qu'elle vient supplier, le père de son fils! Immobile, elle attend.

Le laquais a rejoint Estiria et, discrètement, lui a dit... Estiria a frémi... Sibilla, ici, près de tous ces gens qui, ce soir surtout, doivent à tout prix ignorer ?... Il se maî-

trise, répond au valet à mi-voix :

« Sibilla ? Connais pas !... Chassez-moi cela vivement ! »

Et Sibilla, la bouche sèche, s'entend dire :

« Le Senor ne vous connaît pas. Allez-vous en ! »

— Il ne me connaît pas ? Moi, Sibilla ?

— Non !

Elle s'est élancée. Ils l'ont retenue. Elle se débat, veut tout perdre, tout dire, devant cette foule. Elle est trop faible. Les valets la maintiennent. Et soudain, la tenture s'entr'ouvre. Estiria jette un regard. Elle le voit :

— « Lâche!... »

Dans le salon, les invités ont sursauté à ce cri. Estiria a dépêché un troisième valet, un colosse. Et, se tournant vers ses hôtes avec un doux sourire :

— « Rassurez-vous! Une folle! C'est une folle! »

La malheureuse, aux prises avec les trois brutes, a beau lutter, ils la rejettent avec violence, sa tête heurte cruellement une colonne. Ils la saisissent de nouveau, la traînent jusqu'aux marches, et, comme un paquet, de tous leurs bras, la lancent...

Sibilla, précipitée, veut se retenir aux balustres, aux piliers : ses doigts glissent sur le marbre ses pieds trébuchent, elle s'accroche un instant à un angle... les forces lui manquent, sa tête vacille, ses yeux se ferment : alors, lamentable loque, elle roule, toute souffrance, sur les marches et va s'abîmer sur les cailloux de l'allée...

Dans le salon, la fête, un instant interrompue, a repris. Estiria va de groupe en groupe, ranimant les danses,

assurant à chacun que « ce n'était qu'une pauvre folle ».

Sibilla, à terre, recouvre ses sens. Meurtrie, le corps et l'esprit vibrants de douleur, elle parvient à se relever. Les jambes faibles, elle atteint la grille. S'y aggripant, elle se retourne d'un sursaut vers la maison : la porte s'est refermée.

Dans son âme, la haine gronde et bouillonne. Une haine plus grande qu'elle, qui la tourmente et l'étouffe, une haine sourde et vaste qu'elle garde en elle, les dents serrées, les mâchoires fermes. Trop énormes pour être criées, une rage et une douleur surhumaines la bousculent. Et, dans sa poitrine, comme une marée furieuse, un désir de vengeance monte et noie sa raison.

La tête cachée entre ses bras, elle quitte la grille, veut partir... Et soudain, dans la douce nuit qui est descendue tout à fait, les cloches de la Cathédrale éparpillent leurs refrains sur la ville. Elle s'arrête. Elle écoute... Cinq, six, sept, huit, neuf... Et, brusques, à sa pensée, s'évoquent : la cour blanche... le jet d'eau... la réverbération de midi... les deux jeunes gens... la bouche tendre qui promet : « neuf heures ce soir !... »

Une idée subite l'a secouée. Ses yeux se fixent, sa bouche se crispe pour une décision, et, le front pesant, le pas incertain, le long de la maison toute sonore de valses et de tangos, elle repart, tourne au coin de la rue, disparaît.

Cependant Iliana, un peu avant neuf heures, a quitté son appartement. Une cape jetée sur la robe somptueuse

des fiançailles, tout en tissu d'argent, qui la fait semblable par ses paniers à une petite infante d'autrefois, elle est sortie par une porte secrète et là, sur le bord du chemin, fait ses recommandations à Concepcion qui l'a suivie.

— Attends-moi ici.

— Mais tu n'y songes pas, mon bijou. Ce soir tu ne peux pas quitter la maison.

— Tais-toi. Nous ne risquons rien. Sa Grandesse le Duc d'Ormuz ne s'abaissera pas à avoir moins d'une heure de retard.

— Oui... mais...

— Et... comme l'étiquette m'interdit de descendre avant qu'il soit là...

— Je sais bien, mon petit camélia, mais tout de même...

Le doigt aux lèvres, preste, Iliana la quitte et, légère, s'enfuit.

Restée seule, la bonne femme s'affole, trottine de long en large, fait de grands gestes, parle toute seule...

— Oh ! c'est trop risqué, pour sûr... ah ! je ne l'approuve pas !!! qu'est-ce qui va arriver ? Santa Maria ?... Que faire ?... Je vais toujours un peu prier la bonne Vierge : cela écartera peut-être les dangers.

Un signe de croix précipité, et, calée au mur, Concepcion entre en prières.

Sibilla traverse à nouveau la ville. Son chemin n'est plus le même. Où va-t-elle donc ? Sous le malheur qui l'écrase, armée maintenant pour la vengeance, elle va.

Tout son corps est douloureux et, surtout, sa tête et ses pieds lui font mal. Elle va, les bras pendants, les épaules secouées de frissons, les yeux et le front brûlants, elle va d'une allure longue et résolue. Elle arrive sous un immense mur blanc qui garde, sans doute, les jardins d'autres riches et, comme le chemin où elle marche descend, le mur grandit au-dessus de sa tête, monte, s'élève dans le ciel d'encre, et sa blancheur immuable semble le symbole même du Destin de malheur qui la domine, qui la surplombe... Elle va...

Dans l'Alhambra désert, où le clair de lune coule par les plafonds ajourés et verse son enchantement dans les salles muettes, Hedwick attend Iliana. Elle arrive. Tremblante, elle ouvre une petite porte qu'elle connaît et, parmi le chant de l'eau et le bruissement léger des feuillages, le rejoint. Alors, c'est l'amoureuse, désolée et suprême promenade qui commence. Hedwick a remarqué, sous la mante, la robe de gala, et son cœur s'est noyé de peine. Pour elle, c'est l'affreuse tristesse d'une entrevue qu'elle soupçonne être la dernière... Ils vont pourtant, à travers les jardins, à travers la nuit tiède chargée du parfum des grenadiers, se reprenant au charme de se sentir seuls.

Près d'un buisson d'arums, ils se sont arrêtés. Le clair de lune baigne leurs deux visages. La tête d'Iliana s'est rapprochée de celle d'Hedwick, dont le front subit la caresse des soyeux cheveux bruns. Il semblerait que, par la grâce de ce contact, leurs deux pensées se confondent. A nouveau, pour eux, tout s'abolit. Les dangers qui les

Et l'union de leurs cœurs se réalise dans un baiser

Photo. Gaumont.

Vers le palais d'Estiria

Sur le chemin de l'Alhambra

Photos Gaumont.

Dans les jardins, Hedwick attend

Photo Gaumont.

Iliana, tremblante, ouvre la porte dérobée...

Photo Gaumont.

menacent, la fatalité qui les blesse, s'évanouissent à leurs yeux. Ils oublient la vie. Et voici qu'à mi-voix, le Mot éternel, le Mot sacré, leur jaillit des lèvres, dans cette extase plus chaste et plus totale qu'un baiser... Je t'aime !

Cependant, une ombre a pénétré dans l'Alhambra, une forme noire qui, de cour en salle, de couloir en patio, rôde, cherche, épie.

Les deux promeneurs ont repris leur route énamourée et, quittant les jardins, ont gravi l'escalier qui mène à la Tour de la Captive. Leur solitude berce leur marche ; le calme du palais, où les rumeurs citadines ne parviennent pas, les enveloppe. Et, de plus en plus, ils se grisent d'eux-mêmes. Ils sont loin de tout, insensibles à autrui, inattentifs aux alentours, insoucieux des fossés profonds, où l'ombre glisse...

Levant la tête, Sibilla les a découverts.

En une seconde de pensée, elle a revu son fils immobile sur le lit misérable, revu les trois valets brutaux qui la rejetèrent et sa résolution de vengeance n'en est que plus ferme. Elle se lance à la poursuite des amants.

Iliana et Hedwick vont toujours, au gré du hasard et, devant leurs pas rêveurs auxquels l'ombre s'est attachée, s'ouvre une salle de marbre dont, au passage, l'obscurité froide les surprend et les séduit, après les jardins brûlants. Ils entrent...

L'ombre *sait* que la salle n'a qu'une issue. L'ombre *sait* que la salle est fermée d'une porte munie seulement d'un loquet extérieur et lourd. L'ombre *sait* que cette porte est solide et que cette salle est la Salle des Deux

Fantômes...

D'un bond, Sibilla s'est ruée. Pesant de tout son corps plaqué contre le battant, elle le fait pivoter sans bruit, l'applique contre l'autre... Le loquet, vite !... Il n'a pas grincé !... La porte massive est close... La poignée retombe... C'est fait !...

Hedwick a sursauté au bruit de la poignée. Il se retourne, hésite à comprendre, s'approche, constate... Un gardien, un promeneur attardé, peut-être ?... Il va crier, pour qu'on vienne ouvrir, mais c'est dévoiler leur tête-à-tête, compromettre Iliana ?...

Le plafond ciselé qu'ils inspectent tous deux n'a que de trop hautes lucarnes. Aucune fenêtre : comment s'échapper ?...

L'épouvante les saisit. Tout à l'heure, c'est en vain qu'ils pourront appeler : le mystérieux passant sera loin, et nul n'entendra leurs cris.

Pourtant, pour sauver Iliana du scandale, Hedwick luttant contre l'impossible martèle avec fureur la porte qui ne s'ébranle pas et résonne.

Sibilla, dehors, qui s'éloigne, ricane à ces grands coups sourds si inutiles : un regard de défi vers les battants hermétiques aux beaux dessins ; elle est satisfaite : l'amour est prisonnier de sa vengeance ; elle s'en va...

A cette heure, là-bas, chez Estiria, la fête continue, brillante, riche, mêlée, épaisse. On danse. On passe des rafraîchissements. Et, soudain, un murmure naît, court, et le silence se fait.

Le duc d'Ormuz accomplit son entrée. Précédé des

trois valets, il apparaît, grand, hautain, les gestes pleins de morgue et le visage fané. A Estiria qui, bassement, multiplie les courbettes, il affecte de répondre à peine.

Le père a glissé : « Mademoiselle ici, vite ! » à l'oreille d'un domestique qui s'éloigne vers les appartements.

Dans la Salle des Deux-Fantômes, Hedwick a renouvelé ses efforts ; mais en vain, et, dans un élan plus impétueux que les autres, il se blesse à un clou forgé. Le sang coule ; Iliana s'empresse et soigne le poignet déchiré. Mais l'émotion l'accable, un vertige la prend, elle s'abandonne sans force aux bras du jeune homme à qui cette faiblesse féminine et si délicate rend plus précieux encore, plus fragile, plus intangible ce visage dont il a connu le baiser chaste.

Chez Estiria, le désastre se précise. Dans l'assistance des bruits courent ; la médisance, venimeuse, invente ; la calomnie, redoutable, s'évertue.

On a découvert Concepcion. On l'a amenée pleurante dans le vestibule où Estiria, vainement, la questionne, la rudoie. Fidèle, elle se tait, dit : « qu'elle ne sait rien, qu'elle était là, à la porte, par simple hasard... » et plutôt que de trahir, se laisse battre et frapper brutalement par son maître, qui écume.

Ainsi le drame prend ses physionomies diverses, et accuse déjà toutes ses conséquences.

Dans la salle de marbre, Iliana gît, affaiblie, sur sa mante étalée, Hedwick souffre et se tourmente.

Et, dans la chambre misérable d'*El Dorado*, c'est, à la clarté faible de la chandelle sur la table branlante, une

mère qui, les yeux élargis, écrit... puis, se levant, allant au lit, se penche sur un visage que la maladie fait de cire blême ; à ce visage presque sans vie, elle présente, avec un sourire complexe, tendre et haineux à la fois, le papier qu'elle tient encore, mais le Minolito n'ouvre point les yeux et, courbée au-dessus de lui, Sibilla laisse s'enfuir ses regards dans un vague très lointain où ils rejoignent peut-être ceux de son fils...

La nuit, — la nuit qui, pour tous, fut pleine d'attente fiévreuse, — a passé. Le matin est venu. Il monte au-dessus de Genade, trempé d'or et de douceur, dans le recommencement des choses.

La somptueuse demeure d'Estiria, avec les coussins traînant à terre, les fleurs froissées, la vaisselle égarée sur les consoles, un air général d'abandon et de vide, semble la parodie d'un champ de bataille dévasté. Tout y atteste que la foule brillante de la veille a précipitamment déserté les salons. En effet, le scandale a fini par éclater, le maître de maison s'est perdu dans de mauvaises explications : sa fille, soudain souffrante, tout à fait empêchée, à la dernière minute, de se montrer... Le duc d'Ormuz a fait un éclat. Toute l'antipathie et le mépris qu'éprouvaient les invités à l'égard d'Estiria et qu'ils cachaient par hypocrisie se sont exprimés sans voiles : ç'a été comme un tolle d'âpres courtisans lorsque le favori est répudié.

Estiria ne s'est pas couché. Toute la nuit, il a erré dans ses salles illuminées et muettes, son habit dépouillé, en gilet blanc et cravate pendante. On dirait une bête rouée de coups, qui, sans pouvoir trouver le repos, marche... Par moments, un grognement lui échappe encore. La terrible colère qui l'a soulevé, son dernier hôte disparu, a fait trêve au matin, mais reste prête à se réveiller. Sa tête est lourde, son dos se voûte, comme sous le poids de toutes ses ambitions effondrées. Tout est ruiné. Pleure-t-il ? Son cœur s'attendrit-il au spectacle du désastre ? Un sentiment de douceur, un regret, un chagrin se mêlent-ils à sa détresse ? Non. Cette détresse se mue en rage. L'effort de vingt-cinq années de calculs, d'intrigues, de manœuvres, de labeur et de malhonnêteté acharnés, au moment même d'aboutir, grâce à ce mariage tant cherché, a soudain avorté par la faute... de cette petite sotte qui s'est enfuie Dieu sait où !

Estiria parvient dans son cabinet. Ses jambes plient sous lui. Il s'assied un instant sur le bras d'un fauteuil, le dos à la fenêtre du rez-de-chaussée par où l'on aperçoit la rue.

Tout à coup, là, dans l'embrasure, contre le mur d'en face, une ombre paraît... une femme qui épie, lève la tête... Sibilla !

Un rictus de joie silencieuse détend son visage durci, quand elle aperçoit Estiria resté dans son costume de soirée, ployé en deux, vaincu... Elle tire de son sein un papier, le déplie.

« Sibilla s'est vengée ! S'il le faut, elle se vengera da-

vantage, elle a des *preuves* de votre infamie. Sachez-le : la vérité est comme l'huile, toujours elle remonte en haut ».

Elle semble satisfaite, replie le billet. Une pierre, par terre, qu'elle ramasse... Un fil de soie qu'elle arrache à la frange de son châle. Et elle ficelle le papier autour du caillou, le serre solidement, s'approche en se baissant de la fenêtre, calcule la distance, vise le carreau, lance, s'enfuit...

Estiria, au bruit de la vitre brisée, se retourne, va à la fenêtre, ne voit personne, prend le projectile, arrache la feuille, lit : « Sibilla s'est vengée. S'il le faut... »

Il lit une fois, sans comprendre. Son esprit surexcité ne saisit point les rapports des mots.

Puis il relit. Et, peu à peu, la vérité lui apparaît ; il devine, soupçonne : Sibilla ! c'est donc elle qui a fait tout cela ? mais comment ?

Il relit encore. Il relit plusieurs fois, interroge, hébété, le papier... s'hypnotise...

Elle, pendant ce temps, a couru. Elle est bientôt à l'Alhambra, et, avec précaution, s'approche de la porte sculptée derrière laquelle les deux jeunes gens sont encore. Doucement, elle saisit la poignée, la soulève, tire avec lenteur et patience, le lourd loquet, le dégage des anneaux... La porte est libre...

A pas pressés et muets, elle s'en va.

Et voici qu'au moment où le jour naissant réveille, dans la Salle des Deux-Fantômes, l'anxiété d'Hedwick, voici que, comme d'elle-même, la vieille porte des Légen-

des s'ébranle sans bruit, que les battants pivotent avec mystère, que le jour afflue dans la salle. Hedwick s'est dressé, a bondi dehors, inspecté les alentours... personne !...

Il revêt sa veste. Il va falloir quérir quelqu'un... Le gardien ? Pourtant, le mettre au courant est délicat... Mais il songe à l'heure : c'est celle de sa pose du matin, avec Sibilla. Si la danseuse était arrivée, cela vaudrait mieux de se confier à elle. Il part en courant.

En effet, à la place habituelle, au bord du bassin de la Mezkita, Sibilla attend. Autour d'elle, l'eau chante et rit, les fleurs s'ouvrent en lançant leurs parfums. Du haut d'une galerie, Hedwick l'aperçoit, l'appelle. Elle accourt. Dans le jardin, ils se rejoignent. Le soleil leur fait des nimbes dorés. Cette vie lumineuse et matinale qui les baigne contraste avec la nuit sombre et dramatique qui vient de finir. Il semble que ce soit un augure, une promesse, une aube d'existences meilleures.

Précipitamment, Hedwick explique. Sibilla paraît très surprise, s'enquiert, s'apitoie. Il lui confie tout, son inquiétude, son indécision : que faire ? Il ne connaît personne dans la ville. Où mener la jeune fille ?... Son désarroi favorise les desseins de la danseuse. Elle propose :

« Si la Senorita voulait aller s'abriter chez moi ? j'habite au-dessus d'*El Dorado*. Là elle pourra se remettre et attendre ?

— A *El Dorado ?*

— Oh ! la Senorita ne sera pas vue. A cette heure, il n'y a personne.

Vite convaincu, il accepte, remercie, entraîne Sibilla. Bientôt, ils sortent tous trois par la Porte de la Justice, passent devant le gardien, Hedwick soutenant Iliana qui marche avec peine, brisée. Bientôt, dans la pièce attenante à celle où Minolito est malade, Iliana se repose, assise dans un mauvais fauteuil que Sibilla a monté du baile. Celle-ci a laissé seuls les deux jeunes gens. Elle est troublée. Des sentiments contraires la sollicitent.

Cependant, Hedwick rassure son amie :

— Si. Je vais aller voir votre père. J'y suis moralement obligé. Je saurai tout lui dire. Il verra que nous n'avons été pour rien dans les événements. Je lui proposerai la réparation que je vous dois, et Dieu veuille qu'il l'accepte !

— Allez !... fait Iliana émue. Allez, ma pensée vous suit. Revenez vite.

Un long regard, l'étreinte de leurs mains, scellent leur confiance mutuelle, unissent leurs deux espérances.

Et Iliana reste seule, pensive, ignorante de l'enfant, du frère qui souffre si près d'elle.

Parvenu chez Estiria, Hedwick est introduit dans le hall où on le laisse. Impressionné par l'importance de la minute, il marche de droite et de gauche, et soudain se trouve en présence d'Estiria qu'il n'avait pas vu d'abord, assis à une table et dissimulé par des plantes vertes.

Il s'approche. L'autre l'inspecte.

— Que voulez-vous ?

Le jeune homme, respectueusement, se nomme, et, plein d'une émotion sincère, parle.

Le mur s'élève dans le ciel d'encre. Elle va...

Ils oublient la vie...

Photos Gaumont.

Hedwick lutte désespérément contre l'impossible...

Chez Estiria

— Je vous supplie, Monsieur, de m'écouter sans colère. L'étrangeté de ma situation à votre égard ne doit pas vous prévenir contre moi. Je viens à vous en toute loyauté !

L'autre, brusque, et qui pressent des choses, élude :

— Au fait ! que voulez-vous ?

— Voici... Mademoiselle votre fille et moi, nous nous retrouvions souvent dans l'Alhambra... Hier au soir, un peu avant neuf heures...

Les yeux d'Estiria ont flambé. Ses mâchoires se contractent. Cherchant, par son silence, à embarrasser le jeune homme, il n'interrompt pas et, les poings serrés, écoute...

Hedwick continue son récit.

— Tout à coup, sans que nous l'ayons voulu, je le jure, la porte, mystérieusement...

Du coup, Estiria éclate :

— Ho ! ho ! à d'autres ! assez de fariboles. Je ne suis pas né d'hier, jeune homme... En voilà, une aventure ! Taisez-vous ! Je ne veux savoir qu'une chose... Où est ma fille ?

— Mais je vous donne ma parole d'honnête homme...

— Ma fille !... Où est ma fille ?...

— Eh bien, elle est en sûreté. Rassurez-vous !

— Où ça ? Voulez-vous répondre ?

— Elle est... chez mon modèle... une brave femme... Sibilla !...

Estiria a suffoqué dans un sursaut. Un rauque grognement s'étrangle dans sa gorge. L'esprit chavirant, il

pense au papier : « Sibilla se venge... Elle a des *preuves*... » il imagine, croit tout reconstituer, ricane hautement :

— Chez Sibilla ?... ha ! ha ! compliments !... vous êtes très fort...

Vers le jeune homme qui proteste, ne comprend plus, il avance, la tête en avant, menaçant, en tournant autour de la table, il insulte :

— Intrigant ! aventurier !...

— Taisez-vous ! crie Hedwick. Ne m'insultez pas ! Je suis un gentilhomme !

— Un gentilhomme ?... Ha ! ha ! un escroc, oui !...

Furieux à son tour, Hedwick veut chercher son portefeuille, donner des preuves, mais sa main bandée le rend maladroit et, pendant ce temps, Estiria s'empare d'un lourd candélabre à dix branches, le brandit, va frapper. Hedwick s'est jeté sur lui, l'a désarmé. La lutte s'engage. Estiria tend le doigt vers un timbre, sonne. Mais Hedwick ne lâche pas prise. D'ailleurs, les domestiques aiment si peu leur maître qu'aucun ne vient à son appel. Dissimulée derrière les tentures, le paravent, dans l'escalier, toute la valetaille rit, s'excite au spectacle du combat.

Estiria, sentant qu'il a le dessous, veut se défendre de toute arme. Il a vu la main blessée et s'y aggripe de toute sa rage. Hedwick fouetté par la douleur, se dégage, sportif, souple, est vite maître de l'homme écumant, le jette dans un fauteuil où il reste prostré, se rajuste, prend son chapeau que lui tend un valet empressé, et, au milieu

des félicitations des domestiques, qui se montrent enfin et résistent encore aux ordres que, bavant de fureur, donne le maître, il sort de la maison, la conscience nette, joyeuse, de cette lutte et de ce conflit terminés.

Désormais, la mauvaise colère d'Estiria grandit et se déchaîne, sévit dans toute la demeure, terrorise les femmes. Concepcion, épouvantée, a pu s'enfuir. Elle galope dans les ruelles, poursuivie d'une bande de gamins moqueurs qui piaillent et l'affolent. A l'Alhambra, où elle arrive, le gardien lui indique que les deux jeunes gens sont sortis avec la Sibilla, la ballerine d'*El Dorado*, qui habite dans l'Albaycin : « Suivez l'allée, prenez la calle à droite, la troisième sur la gauche, passez le pont, puis le couloir étroit... »

Elle repart, soulevée par sa précipitation, semblant, avec son grand châle dont les pointes volètent, une grosse mouche noire, importante et éperdue.

Iliana est restée sur son fauteuil. Gravement, la danseuse la regarde. Elle regarde aussi Minolito...

« Sa sœur... » pense-t-elle.

Elle lui fait un signe. Iliana s'avance, aperçoit le petit.

Alors, bouleversée de les voir côte à côte, si proches et si différents, cédant à l'idée qui la hante, Sibilla parle enfin.

Doucement, pour ne pas blesser le cœur ignorant de la jeune fille, elle raconte... Elle évoque sa jeunesse honnête, son travail de chaque jour, puis la séduction d'Estiria et, depuis, ses malheurs, ses douleurs innombrables, son calvaire qui n'a pas de terme.

Envahie d'émotion et de surprise, désemparée devant cette détresse qui se révèle à elle et à laquelle elle est presque mêlée, Iliana, au milieu de ses pensées en tumulte, considère cette mère, ce fils, et, ployée par une immense pitié que sa douleur apparente presque au remords, elle se penche sur le lit, prend la petite tête dans ses mains, baise au front son frère.

Bientôt, ahurie, époumonnée, Concepcion rejoint Iliana. Celle-ci calme sa bonne amie trop bruyante, lui explique en deux mots, l'envoie chercher dans la ville fleurs et friandises et prévenir son médecin personnel pour qu'il vienne visiter l'enfant.

Et peu après, Hedwick la retrouve. Et, cherchant à la ménager, il lui conte son entrevue avec Estiria ; elle lui conte la vraie histoire de Sibilla et de Minolito, son propre frère. Le médecin est auprès de lui en ce moment, avec la mère.

Mais voici Concepcion qui revient, chargée de quinze boîtes de bonbons, et, jusqu'aux yeux, couverte comiquement de fleurs. Iliana les prend, va vers la chambre. Concepcion arrête Hedwick :

— Senor ! Ecoutez ce que que j'ai entendu raconter dans la ville. J'achetais des oranges... La marchande disait... tout le monde disait... voilà : on dit... que le Senor Estiria (que le Diable brûle !) est devenu fou... oui, fou... Senor. Il veut tuer tout le monde, figurez-vous, et surtout Iliana et la vieille Concepcion... On a dû le ficeler comme un saucisson : c'est les valets qui ont raconté cela. — Oh ! il ne faut pas ramener Iliana, n'est-ce pas ?

Tous les Saints la préservent ! Mais il ne faut pas lui dire non plus, à ce petit cœur en sucre... ça la ferait pleurer ! Ah ! mais que d'événements, que d'événements, Senor !...

Mais la porte s'ouvre. Le médecin paraît. Iliana lui serre la main, le questionne.

— Oh ! répond-il, l'enfant guérira. C'est surtout de l'anémie, un sang faible. Ce qu'il lui faut, c'est un changement de vie, un air plus pur. Il a besoin de la Sierra, avec des soins, du repos, du soleil...

...Hélas ! pense Sibilla.

Hedwick va au lit, caresse l'enfant, songe, et, en se rappelant la triste histoire, les larmes lui montent aux yeux. Il redresse la tête comme pour une décision, va à Sibilla qui rentre, le médecin parti, lui prend les mains et, la voix grave :

— Ecoutez. Puisque l'attitude de son père m'y autorise, je vais aller confier Iliana à ma mère, à Montàyre... Sibilla... voulez-vous que nous emmenions aussi Minolito... son frère, pour qu'il y puisse guérir ?...

Surprise, la mère s'interroge. Elle n'avait pas prévu... Mais alors, elle restera seule ? Oui, mais il guérirait...

Hedwick insiste :

— Nous le soignerons si bien...

Alors, elle le regarde, touchée, triste, mais reconnaissante. Sa tête s'incline. Elle accepte :

— Muchas gracias !

Puis, bien vite, les bras chargés des fleurs qu'Iliana lui donne, elle s'approche de l'enfant. Les autres l'y ont sui-

vie. Le petit malade se voit environné de souriants visages. On lui parle doucement, on lui dit des petits noms, on lui tend des sucreries : quelle fête !... Il rit presque.

Debout au chevet, Sibilla songe cruellement qu'elle ne pourrait jamais donner elle-même tout cela à son petit et que, malgré son amour, elle ne saurait ramener le sourire sur ses lèvres et dans ses yeux habitués aux cris de souffrance et aux larmes.

Il parle à présent, remercie gentiment, vite en confiance avec les étrangers, ses nouveaux amis.

Sibilla, immobile, le sent un peu déjà qui lui échappe.

Alors elle se courbe, ouvre ses mains, écarte ses bras pour le Geste Maternel, et saisit ce corps de son corps pour qui elle a tant souffert, et elle l'étreint de tout son être avec une sauvagerie presque animale...

Au soir, Sibilla est restée résolue : elle acceptera tout pour que son enfant vive et guérisse. Qu'importent son bonheur et sa vie à elle? Sa vie à elle n'a eu qu'un trop funeste lien avec celle de Minolito. Elle a accepté l'offre d'Hedwick : elle ne regrette pas son consentement. Et puis, son fils est si peu perdu pour elle : Montàyre n'est pas loin de l'Albacyn et, quand elle partira avant midi, elle sera aisément revenue pour l'heure des danses. La route et la chaleur ne seront point pénibles, elles seront chères à sa marche et à son désir.

Aussi, l'instant du départ venu, c'est elle-même qui emmitoufle dans la grande capa le Minolito, elle-même qui le porte dans ses bras jusqu'à la rue, car il est trop faible pour marcher.

Sous le porche d'*El Dorado* où la lanterne n'est pas encore allumée, auprès d'Hedwick et d'Iliana, Sibilla, accroupie et caressant son fils, lui parle. Le petit malade, excité par la perspective du voyage, occupé des mules qu'on attend, sourit à sa mère, répond à peine. Les deux jeunes gens attendris contemplent le couple touchant.

Sibilla rajuste les plis de la capa, déguisant sa tristesse, pour ne pas assombrir la minute :

« Sois bien sage, mon amour, dit-elle. N'est-ce pas? Tu seras bien obéissant et tu feras gentiment tout ce que te dira la Senorita?... »

Elle se tourne vers Iliana qui lui sourit. Elle reprend :

« Et puis, tu vas t'amuser beaucoup, prendre des forces... C'est le Minolito qui aura de belles couleurs quand maman Sibilla viendra le voir ! Et j'irai bientôt, tu sais... »

Presque légère de toute cette vie plus douce qui commence ce soir, et où tout, sûrement, sera bon, elle se redresse, les yeux brillants, dit à Hedwick :

« N'est-ce pas ? Bientôt...

— Certainement, Sibilla... Un de ces jours. Nous... J'arrangerai cela... avec... ma mère... »

Sa mère ?... Elle a tressailli... Arranger cela avec sa mère? — Hombre, pourquoi? Elle cherche. Mais... mais il faut qu'elle aille quand elle veut... il faut qu'elle

soit libre, que ce soit entendu d'avance... Ecoutez... il faut convenir... Ah ! elle va dire... ne pas laisser...

« Les mules ! s'est écrié Iliana. Voici les mules et la nuit vient... »

Oui, oui... pense Sibilla en désordre, mais auparavant, comprenez-la... il faut... Elle embrasse, elle étreint l'enfant, et puis elle va expliquer, comprenez-la... Elle le serre encore, farouchement...

Et voilà que... quoi ? on le lui enlève ? c'est Hedwick qui le prend, oh ! doucement, c'est vrai, dans ses bras, l'emmène vers les mules... Mais... elle n'a pas dit... Mais écoutez-la... : n'est-ce pas ?... ce n'est pas grand'chose...

Atrocement inquiète, trébuchante, elle les suit, elle les poursuit, et les voilà déjà en selle... elle se hausse sur la pointe des pieds, veut encore... embrasse son Minolito, l'embrasse, l'embrasse... et la mule part... — elle est donc partie d'elle-même ?... Elle descend aussi la ruelle, son pied bute... écoutez encore... — voilà... — comme la mule marche vite !... — n'est-ce pas ?... Voilà déjà le tournant ?... la mule tourne ?... ah ! non... si : la mule s'en va... Sibilla chancelle... ses jambes ne bougent plus... — le mur ! pour qu'elle s'appuie... Alors sa main s'élève... adieu ! adieu !... fait sa main machinale...

— « *Espère, espère, il reviendra.*

Un jour, un matin, il te reviendra... »

Et les autres qui s'en vont... Hedwick se retourne, oh ! Minolito aussi... alors elle sourit... n'est-ce pas, il vaut mieux qu'elle sourie... au revoir... oui, c'est cela... : à bientôt...

Dans la salle de marbre... les prisonniers...

Photo. Gaumont.

Le duc d'Ormuz accomplit son entrée

Revenue à *El Dorado*, Sibilla contentée...

Photos Gaumont.

Dans le pur matin de Grenade, Hedwick délivré...

La lutte s'engage...

Photos Gaumont.

Sous le porche d'*El Dorado*... les adieux...

L'homme chante... Ils sont partis... Elle reste là...

— « *Il reviendra, pour te dire comme il a pleuré...* »

Qu'est-ce que c'est... ce chant ? Elle baisse les yeux, la Sibilla : pourquoi la dérange-t-on ? Ah ! c'est le mendiant, qui est aveugle et qui joue de sa guitare et qui chante, contre l'affiche où il y a : *El Dorado*, Sibilla, Joaô...

— « Il reviendra, pour te dire comme il a pleuré... »

Hedwick fait un grand geste avec son chapeau au bout du bras. Ils sont déjà loin. Ils s'en vont. Le Minolito s'en va ! Oui, ça y est... le Minolito est parti. Et son corps à elle reste là, tout seul, car son âme est partie aussi.

— Oh ! Minolito, Minolito mio, ta mère, ta mère que tu aimes, tu l'as abandonnée ! ta mère est malheureuse ! ta mère souffre de la Grande Douleur... — quel arrachement... on dirait que les entrailles crient, que la tête se vide... ma petite chair... ta mère... ta mère... oh ! pleurer... oh ! fondre en larmes chaudes...

— *Il aura dans ses bras toutes les fleurs,*

Rouges, roses et puis blanches... »

Ah ! la chanson d'amour, l'ironique chanson d'amour qui vient la trouver là... « Espère, espère, il reviendra... » Reviendra-t-il ?... Quelle angoisse ! Et le pauvre homme a raison de chanter la chanson d'amour avec tristesse, et sa guitare d'être lugubre. Pauvre homme ! La Sibilla est plus malheureuse, tu sais... Elle comprend ta peine, elle voit ta nuit. — Mais elle va pleurer, elle va pleurer enfin... Les autres sont partis déjà. Ils ne se retournent plus. Ses yeux les suivent, veulent percer l'obscurité tombante, voir, voir encore... mais mille lueurs pâles

papillonnent devant ses yeux... elle a mal aux yeux... elle lève la main devant ses yeux... pour les garantir... elle détourne la tête... et ses jambes bougent enfin et son corps s'en va le long du mur et l'air est mou et tout autour change et s'estompe et se noie et Sibilla n'a pas pleuré parce qu'elle a plus mal encore et elle remonte vers le baile ; vers *El Dorado*.

La petite caravane bientôt s'élève vers Montàyre, la Montagne-de-l'air. Concepcion sur son âne et malgré ses efforts est restée en arrière. Les deux mules, chargées des trois jeunes êtres, s'avancent seules ; au delà des champs de cactus qu'elles ont dépassés déjà. Les maisons sont rares. Des vallons s'ouvrent, verts et sombres. Un pacifique vent descend de la Sierra. Il fait moins chaud.

Les mules s'élèvent, souples, régulières, et les trois corps juvéniles, en prolongeant le rythme des échines, semblent participer à leur élan cadencé.

C'est déjà, devant eux, un sentier où les voitures citadines ne passeraient plus. Hedwick et Iliana, émus du départ, émus de cette maternité abandonnée, émus du décor vespéral, émus d'eux-mêmes, ne parlent pas. Soudain, le sentier double un éperon rocheux et, avec ses ondulations immobiles et toujours renouvelées, avec les infinis incommensurables de blancheurs et de puretés, se développe la sauvage et vierge Sierra.

Ils marchent toujours. Ils s'élèvent vers Montàyre, la Montagne-de-l'air.

Et elle s'effondre.

L'heure approchant, elle a dû revêtir sa robe de roses, sa voyante et belle robe de grandes roses. Seule, horriblement seule dans la chambre, elle se soulève péniblement de la chaise où elle était tombée, veut terminer sa toilette.

Devant la chandelle, elle se regarde avec amertume dans le miroir où elle rajuste sa coiffure. Elle veut occuper son esprit aux gestes quotidiens qu'elle doit recommencer, se distraire de son souci, par la danse qui l'a parfois consolée. En vain. Implacables, ses pensées les unes après les autres fuient vers les voyageurs qu'elle imagine, ou rejoignent cette scène qui est déjà un souvenir, cette scène d'adieux..... « .....J'arrangerai cela..... avec ma mère..... » .....Hélas !... et c'était dit sans intention de peiner ni d'avertir, c'était tout naturel...

Voilà... rançon perpétuelle de sa faute.

Elle sera toujours celle qu'on écarte, celle qui est *de trop*, même pour ses bienfaiteurs, même pour son enfant. Sa destinée d'importune l'aura donc poursuivie jusque-là?... Pas même cet asile, pas même ce refuge, là-haut, pour les jours de trop grande lassitude. Non. La maison de danses, toujours; la chambre sinistre et déserte, toujours; le feu éteint et la vitre brisée au vent perfide qui glace, toujours; le lit vide, vide de son fils, de cette chère présence, de cet adorable tourment, toujours, toujours... Elle y va, au lit. Il y a la chemise du Minolito qui est restée. Elle la prend, la déplie, la regarde, et puis songe... Il est parti. Elle est toute seule. Il n'y a rien d'autre que cela. Elle presse la chemise sur son ventre. Elle est toute seule et voilà tout et tout est fini.

Et soudain, cassée en deux par la douleur, la figure dans les draps froids, elle s'abat, pleurant, grondant, hurlant toutes les larmes et tous les sanglots qu'elle a retenus et qui débordent en la secouant de leur tempête.

Quelques instants après, c'est la fête de tous les soirs. Les abords d'*El Dorado* s'animent ; on rit, on entre. La salle n'est pas longue à s'emplir. Elle est comble chaque soir : le manzanilla est bon, et Sibilla est la meilleure danseuse de Grenade : Marianno fait bien ses affaires. On retrouve des habitués : le petit soupirant, l'aveugle, la Maruja, Luisa et les filles, naturellement.

Le quadrille danse. Les guitares chantent. Les castagnettes claquent. Le bruit s'enfle, tournoie sous le plafond.

Joaô traverse la salle, la scène, disparaît. Il a espionné le départ de Minolito et il s'en est réjoui. A présent qu'elle est seule, rien n'arrêtera plus sa convoitise. Il a poussé la porte de la chambre. Sibilla pleure toujours, la tête enfouie. A pas lents et mous, il s'approche. Elle ne l'entend pas. Alors, lui plaquant une main à l'épaule, l'autre aux reins, pesant de tout son poids, il plonge sa tête dans la nuque tentante, fouille les cheveux, baise la chair avec emportement. Elle, étouffant, veut se retourner, faire face. Une lutte atroce s'engage. Toute la bestialité et toute la frayeur ; un combat ; deux corps qui bataillent, acharnés, soufflant rauquement, sans un cri ; et leurs ombres démesurées sur la muraille nue... Pourtant la femme peut rejeter enfin l'être immonde, le fait rouler

à coups de pied dans le ventre vers la porte, le chasse, larve gluante qui glisse dans l'escalier. Et puis Sibilla ne bouge plus.

— ...Oh ! ça ! — Il y aura aussi *ça*, d'être en butte au désir, toujours, et sans même la sauvegarde de l'enfant qui occupait son lit; d'être en proie au risque répugnant, toujours.

Cheveux défaits, cou meurtri, épaulette déchirée, elle reste, clouée, contre la porte, horrifiée, dépassée par ses craintes, hagarde. Ses yeux s'exorbitent. Autour d'elle tout s'écroule. Aucun espoir. Aucun futur : le Néant... elle glisse au néant. Rien.

Si.

Si : une chose. Une seule chose à faire.

Elle la fera.

Là haut, dans la Sierra, les deux mules ont atteint Montàyre.

Voici la maison. L'air est léger. On approche. On arrive. Voici le jardin, les treilles, la porte. Iliana a mis pied à terre, elle reçoit Minolito, engourdi et fatigué par la route. Hedwick descend de mule, ouvre... La jeune fille entre, et l'enfant. Lui se retourne, embrasse du regard le panorama qui s'étale : le cirque de montagnes, la plaine, Grenade, sous la nuit argenteuse, Grenade, la Cité des plaisirs et des larmes, à qui ils échappent.

Par la baie de l'atelier, la Comtesse a vu arriver la petite troupe, et s'est étonnée de cette inconnue et de cet enfant, quand depuis la veille, inquiète, elle attend son

fils. Ils entrent. Hedwick s'avance, va expliquer. L'enfant défaille. C'est assez pour que la Comtesse l'accueille, l'assoie, le soigne.

Mais, du regard, elle désigne Iliana, interroge Hedwick. Celui-ci nomme la jeune fille, qui s'incline avec respect. Puis, une supplication sur son visage :

« Mère, Mademoiselle Estiria vient vous demander asile. Je lui ai promis l'hospitalité de votre demeure... »

Avec une exquise divination, la Mère reconnaît celle dont elle soupçonna le souci dans son fils, pressent l'intrigue chaste, le drame qui a dû avoir lieu.

« Mon fils ne s'est pas trompé, Mademoiselle. Soyez la bienvenue dans ma maison. »

Et elle lui tend la main.

Dans *El Dorado*, le quadrille fini, voilà qu'on se lève, que les mains frémissantes recommencent à battre, comme l'autre soir, les bouches à appeler.

Sibilla va danser.

Sibilla danse.

Mais cet enthousiasme-ci, qui la sollicite, est plus grand. Les interjections l'accompagnent, l'entourent. Alors, elle s'emporte. Puisqu'il faut danser, autant s'étourdir, autant rester la Sibilla qu'on admire, qu'on acclame. Elle danse avec fougue et violence, au front des hommes passionnés. Rarement elle a dansé ainsi, rapide, piaffante, et souriante surtout, d'un sourire radieux et total.

Et c'est, ce soir, son plus beau triomphe. Est-ce le vin?

Est-ce les jours de fête? Est-ce elle, qui se surpasse? Les bravos, les andas, les ollés, se croisent, se multiplient, et, quand ce sont les derniers pas, les cris deviennent clameurs, tous les sentiments quittent les têtes et s'agitent ou viennent s'abattre à ses pieds.

Elle danse sa dernière figure, souriante, toujours souriante, mais quand la danse s'achève et que Sibilla, dans le tumulte glorieux, disparaît derrière le rideau, son sourire s'accentue encore, se déchire, se fait rictus tremblant, et, dans la petite salle où Flor la Jaënita sommeille, malgré le bruit des applaudissements, elle choit, massive, matérielle, sur le tabouret. Son coude s'appuie à la table. Sa paume reçoit son front.

Derrière elle, les mains battent, les sombreros palpitent encore, en ombres, sur le rideau.

Et alors, elle prend une feuille de papier qui est là, une plume, et, un instant, se recueille.

Au-dessus de sa tête, la silhouette de Marianno amène sur scène celle de Joaô dont les bras s'agitent pour un discours.

Elle médite.

Son esprit l'entraîne vers la Sierra où sont les autres, où elle ignore le décor qui, à présent, doit entourer Minolito. Son esprit l'entraîne vers le passé, vers tout ce qui est arrivé, vers tout ce qui, forcément, arriverait encore, si...

Elle commence à écrire.

— « Je vous supplie, dit le papier, soyez sa mère. Moi, je suis *de trop*. Je ne lui ferais que du tort... »

Sur le rideau, l'ombre de Joaô danse à présent. La musique sautillante, les rires des femmes parviennent. Elles rient toutes, les filles et les vieilles de la loge, même les mères qui, en riant, font sauter leurs poupons pendus à leur gorge. Elles rient, car le Joaô fait sa danse grotesque... il n'y a que lui pour savoir faire rire ainsi.

Sibilla reprend sa lettre. C'est dur. Elle n'aurait pas cru que ce serait si dur, cette lettre à écrire. Oh ! ce bruit, cette salle excitée, à côté d'elle !

— « J'ai péché. Depuis, j'ai souffert. Mais cela n'a pas effacé la faute, puisque mon fils n'a pas guéri... »

Elle s'éponge le front, souffle. Vraiment, elle ne prévoyait pas... C'est terrible à écrire, des choses pareilles.

— « Aujourd'hui, je dois expier, disparaître... »

Sa plume lui glisse des doigts. Elle se délivre pour une seconde, s'accorde un instant de trêve. Elle pense...

Or, là-haut, l'enfant est couché sur le divan, parmi des coussins si doux qu'il n'a jamais rien rêvé de pareil. La Comtesse le regarde et, inclinant son beau visage, baise la main fragile. L'enfant, dans son sommeil, a souri, et murmuré : « Maman ! »

Soudain, une pensée a traversé le cerveau de Sibilla. Vite, elle écrit encore :

— « S'il me demande, ne lui dites pas... Dites-lui... »

Ah ! ses doigts ne sentent plus la plume, ils se crispent, et puis la plume est mauvaise, bien sûr...

— « ...que je danse... »

C'est dur, mon Dieu...

— « ailleurs... »

Joaô a espionné

Toute la bestialité et toute la frayeur...

Ils s élèvent...

A coups de pieds dans le ventre...

Photos Gaumont.

Vite, maintenant... Ce n'est pas la peine de relire. — Oh ! ces cris qui arrivent, ces cris perçants de femme ! cette ombre ridicule qui se démène...

Vite, finissons... Flor ? un coup d'œil : non, Flor dort. Elle dort tout le temps. Alors... eh bien... voilà... c'est le moment... oui, *il* est là, elle en sent le manche métallique sur sa gorge, sous l'étoffe. Elle le saisit, car elle va...

Ha ! mais c'est interdit, c'est défendu par la Vierge...

— Oh! Santa Maria, Santa Maria, j'ai tant souffert... je serai pardonnée et puis, n'est-ce pas, ça arrange tout... et qu'est-ce que je deviendrais ?... au nom du Père... du Fils...

Et, toujours, ces cris, cette ombre...

La lame est sortie du corsage, dans la main droite. L'autre main cherche la place, à gauche, sur la peau nue. La lame s'élève, brille. La femme détourne la tête, ferme les yeux d'avance, décide... han !

Ha! la douleur! La lame, la lame qui brûle... l'arracher... le sang... ça coule... et ces cris... elle trébuche, se tord. Joaô danse, danse, son ombre se désarticule. Elle, sa poitrine flambe, gronde, bouillonne, ses lèvres s'écartent pour un cri qui ne sort pas... et ces guitares, à côté... elle heurte le rideau, titube, sa tête bat l'air, son sang pleut, ses bras s'affolent... gifflent l'étoffe... sa poitrine vibre, autour de ce point... la lame est donc restée? pourtant non... c'est la plaie qui brûle toute seule... dans sa tête, ça bat, ça bat... c'est la douleur... non, c'est les applaudissement... ou les rires... et puis, maintenant, un tourbillon... une saoulerie... où est le rideau?... l'ombre

tourne autour d'elle... où est-elle?... où est le sol pour tomber?... — Elle s'écroule, râlante... Flor s'éveille, descend du tabouret, le sang a jailli sur ses mains. Elle cherche, aveugle de sommeil, voit... tournoie... se sauve... Sur la scène, elle arrête Joaô, oscille, montre ses mains, la salle se tait, se lève... un silence, quel silence formidable...

« La... »

Elle bégaie... elle a si peur... elle est si vieille...

« La... Sibilla... est... morte!... »

La salle, la salle entière se rue, sur la scène, vers le rideau, des femmes roulent, l'aveugle, tout seul, vient du fond, bras en avant, heurtant les tables...

Devant le corps, l'horreur les fige. Marianno prend le papier, empêche d'entrer trop de monde. Joaô, le petit soupirant, un autre, se baissent, ramassent, déposent sur la table Sibilla.... se penchent.... le sang coule toujours...

Sibilla bouge la tête, tend le cou, cherche à voir quelque chose, se soulève, s'efforce... Mais son buste, sa tête retombent, inertes...

Elle est là; étendue sur la table; dans sa belle robe de roses. Elle ne bouge plus. C'est la Sibilla.

Il y en a qui se découvrent. Luisa s'approche, s'agenouille, met ses fleurs sur le beau bras allongé. Le petit soupirant étreint l'aveugle aux épaules. Les vieilles s'agenouillent. Joaô aussi. Un sussurement naît, se répand : « *Santa Maria...* » Les lèvres bruissent toutes ensemble. On prie.

La Sibilla est couchée sur la table.

Le sang ne coule plus.

La bonne mort, avec sa paix, rend la pureté et la jeunesse au beau visage. Les lèvres, adoucies, vont peut-être sourire, et les yeux qu'on n'a pas eu besoin de fermer sont remontés vers quelque chose...

Et, sur le corps qui a souffert, déferle un fleuve aux eaux nombreuses, un fleuve qui baigne et qui lave, le fleuve frais de l'immobilité funèbre.

Et l'âme, libérée, peu à peu se détache du visage où la vie s'efface. Son enveloppe, abandonnée, devient rigide. L'âme, qui tient encore au front par quelques fibres, se dispose à voguer.

Elle aspire à l'au delà. Ce ne seront point les Paradis des images, ou des imaginations pieuses.

L'âme voyage et va vers les domaines vides où rien n'existe plus de ce qui fut humain, où la musique est plus encore que la musique, et la douceur que la douceur.

L'âme sauvage et simple de la femme aux beaux gestes, délaisse le Baile de la Vie, *El Dorado :*

Pour atteindre aux contrées enfin où tout est fête, dans le plus pur et le plus calme ELDORADO.

TABLE
DES GRAVURES

	PAGES
*Dans la grande salle d'*El Dorado	11
Et l'ombre propice des voûtes	11
Les couples	12
Enfin : les femmes	12
Sibilla	13
Joaô	13
Un enfant est au plus mal	14
L'œillet est lancé	14
Par le carreau manquant, Sibilla	23
Estiria	23
Estiria évoque Sibilla	24
Sibilla tente de ranimer le feu	33
Ivresse	33
Danse gitane	34
Un grand silence se fait	35
La danse gitane de la Sibilla	35
Conception console Iliana	36
A Montayre	36

Sibilla arrive à l'Alhambra 45
Hedwick la rejoint 45
Quittant la cour de Mezkita 46
Sibilla prend la pose 55
Iliana se hâte vers l'Alhambra 56
Sibilla, l'âme ailleurs 56
Hedwick imagine une forme 57
Hedwick renonce au travail 58
Lassée 58
Les cartes disent 67
Elle écoute 68
Et l'union de leurs cœurs 77
Vers le palais d'Estiria 78
Sur le chemin de l'Alhambra 78
Dans les jardins, Hedwick attend 79
Iliana tremblante 80
Le mur s'élève dans le ciel d'encre 89
Ils oublient la vie 89
Hedwick lutte désespérément 90
Chez Estiria 90
Dans la salle de marbre 99
Le duc d'Ormuz fait son entrée 100
Revenue à El Dorado, *Sibilla* 100
Dans le pur matin de Grenade 101
La lutte s'engage 101
*Sous le porche d'*El Dorado 102
L'homme chante 102
Joaô a espionné 111
Toute la bestialité 111

Ils s'élèvent 112
A coups de pied dans le ventre 112
A Montayre 121
La Mère comprend 121
Elle se poignarde 122
Un cri qui ne sort pas 123
C'est la Sibilla 123
La vie 124
La bonne mort 124

Ducros, Lefèvre & Colas, 7, Rue Croulebarbe.—Paris.

Achevé d'imprimer le 24 octobre 1921
pour les Éditions de la Lampe Merveilleuse
29, boulevard Malesherbes à Paris

A Montayre

La Mère comprend...

Photos Gaumont.

Elle se poignarde...

Photo. Gaumont.

Un cri qui ne sort pas...

C'est la Sibilla...

Photos Gaumont.

La vie...

La bonne mort

Photos Gaumont.

QUELQUES LIVRES A SUCCÈS

DES

Éditions de la Sirène

29, Bd. Malesherbes

PARIS, VIIIe

LOUIS DELLUC

LA JUNGLE DU CINÉMA

Romans. Un volume in-16, net..... 8 fr.

CLAUDE ANET

ARIANE, JEUNE FILLE RUSSE

Roman (27e édition). Un volume in-16..... 7 fr.

JEROME K. JEROME

3 HOMMES DANS UN BATEAU

Roman humoristique traduit de l'anglais (500.000 exemplaires vendus en Angleterre). Net 7 fr.

ANDRE THERIVE

L'EXPATRIÉ. Roman (*Prix de littérature Blumenthal*). Net ..... 7 fr.

15, Boulevard des Italiens — Louvre 06-99

LA SALLE

Marivaux

QUINZE BOULEVARD DES ITALIENS, est la salle la plus recherchée des boulevards. L'agrément de sa décoration, le choix de ses programmes cinématographiques, l'originalité de ses attractions, l'excellence de ses concerts symphoniques ont assuré sa renommée et son succès.

Bonsoir

EST LE PLUS JOLI
JOURNAL DE PARIS
C'EST ÉGALEMENT LE
MIEUX INFORMÉ DE
TOUT CE QUI
CONCERNE
LES LETTRES, LES ARTS
LE THÉATRE ET LE
CINÉMATO
GRAPHE

CINÉA

PARIS LONDRES

Magazine hebdomadaire illustré du Cinéma et du Spectacle. — Directeur : Louis DELLUC, 10, rue de l'Elysée (Elys. 58-84). — A Londres : 2 King's Place, Baker Street.

Compte-rendu des présentations, des prises de vues, des projets de films, etc.
Biographies de tous les interprètes français.
Photos originales de tous les films.

ARTICLES DE

Louis Delluc
Lucien Wahl
Pierre Scize
Léon Poirier
J. de Baroncelli
Mauritz Stiller
Marcel l'Herbier
Colette
Charlie Chaplin
A. Nardy
Jean Epstein
Vuillermoz
Jean Cocteau
Léon Moussinac
Lyonel Landry
Eve Francis
Louise Fazenda
A.-F. Rose
Modot
André Daven
L. Valter
J. de Rovera
Marcel Lévesque
Raymond Pavelle

DESSINS DE

Cappiello
Bécan
Don
Sacha Guitry
Musidora
Einar Nerman

Les Romans d'Aventure de R.-L. STEVENSON

L'ILE AU TRÉSOR
Un fort volume in-16 (12e édition). . . . . 7 fr.

LES GAIS LURONS
Un volume in-16 (8e édition) . . . . . 7 fr. 50

LE MAITRE DE BALLANTRAE
Un volume in-16 (8e édition) . . . . . 7 fr. 50

DANS LES MERS DU SUD
1. *LES MARQUISES ET LES PAUMOTUS* - 2. *LES GILBERTS*
Deux forts volumes in-16 (6e édition) Net 12 fr.

LES VEILLÉES DES ILES
Un volume in-16 (4e édition). . . . . 7 fr.

et le livre d'ŒXMELIN: HISTOIRE DES AVENTURIERS ET DES BOUCANIERS D'AMÉRIQUE Un volume in-16 (9e éd.) 6 fr.

sont en vente aux ÉDITIONS DE LA SIRÈNE
29, BOULEVARD MALESHERBES, PARIS

LE COLISÉE

est situé 38 avenue des Champs-Élysées ; et comme la SALLE en est élégante et fastueuse, le BAR réputé, l'ORCHESTRE habile, les FILMS choisis, c'est le public chic par excellence qu'accueille

LE COLISÉE

Transformez votre bicyclette
en bicyclette à moteur avec le
GROUPE MOTEUR AMOVIBLE

SICAM

LE SEUL QUI SOIT ENTIÈREMENT MONTÉ SUR ROULEMENTS ANNULAIRES A BILLES
du type universellement adopté
dans l'automobile ce qui lui confère
UNE DURÉE PRESQUE INDÉFINIE

Le groupe moteur amovible

SICAM

LE Groupe Moteur Amovible Sicam a remporté entre autres brillants succès *le Championnat de France, 1921* et *la Coupe de Régularité.* Seul il a obtenu *la Médaille de Vermeil du Touring-Club de France,* la plus haute récompense décernée aux bicyclettes à moteur.

Prix du groupe complet : avec tous organes de commande et de transmission — rendu Franco de port et d'emballage dans toute la France continentale :

900 FRS

Adresser les demandes
de renseignements à la Société Industrielle de constructions d'Automobiles et de Moteurs (S. I. C. A. M.)
au capital de 2.000.000 de francs.
29, Boul. Malesherbes, Paris (8)

SUR TOUS LES ÉCRANS DU MONDE
LES PRODUCTIONS DES THÉATRES

Gaumont

SÉRIE

"Pax"

CONSACRENT
L'ART CINÉMATOGRAPHIQUE
FRANÇAIS

7 0817

RETURN TO → CIRCULATION DEPARTMENT
202 Main Library

LOAN PERIOD 1 | 2 | 3
HOME USE
4 | 5 | 6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
1-month loans may be renewed by calling 642-3405
6-month loans may be recharged by bringing books to Circulation Desk
Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

JUL 28 1982
RET'D JUL 15 1982
SENT ON ILL
NOV 28 2001
U. C. BERKELEY
JAN 2003

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
BERKELEY, CA 94720

FORM NO. DD6, 60m, 12/80

YC151499

RETURN TO **CIRCULATION DEPARTMENT**
202 Main Library

LOAN PERIOD 1 **HOME USE**	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
1-month loans may be renewed by calling 642-3405
6-month loans may be recharged by bringing books to Circulation Desk
Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

JUL 28	1982	
RET'D JUL 15	1982	
SENT ON ILL		
NOV 28	2001	
U. C. BERKELEY		
JAN	2003	

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
FORM NO. DD6, 60m, 12/80 BERKELEY, CA 94720

YC151499